G.
3564.8

2941

John Trotter Brockett

L. S. 13 c
Sir Longman's 4to Cat. 734.

CORNÉLIE, VESTALE.

henriette lebarbier, fecit. 1787.

CORNÉLIE,

VESTALE.

TRAGÉDIE.

IMPRIMÉE
à STRAWBERRY-HILL.
MDCCLXVIII.

156.985
May. 1873

A

Monſ. HORACE WALPOLE.

CORNELIE veſtale, tragédie, fut repreſentée, monſieur, à la comédie Françoiſe en 1713 ; j'etois bien jeune alors, et c'étoit mon excuſe: elle fut aſsés bien reçüe, et j'eus du moins la ſageſſe de ne la pas faire imprimer : cependant j'y penſois ſouvent, comme on fait à une premiére paſſion. On me flattoit ſur les détails de cette piece : en effet c'étoit le premier eſſor d'une ame toute étonnée des ſentimens qu'elle éprouve la premiere fois, la pure fleur du ſentiment qui paroiſt exaggeré quand on ne l'a pas connu, et qui eſt pourtant l'amour. On s'en mocquera tant que l'on voudra, le reſte de la vie n'eſt que de la galanterie, de la convenance, des traités, dont la condition

ſecrete eſt de ſonger a ſe quitter au moment que l'on ſe choiſit, comme l'on dit que l'on parle de mort dans les contracts de mariage. Je regrettois de tems en tems le ſort de cette orpheline qui ne trouvoit pas d'établiſſement. J'en cauſai avec vous, monſieur, et je ne pouvois mieux m'addreſſer; vous compriſtes mes regrets, et vous finiſtes par éxiger de mon amitie de vous la donner pour la faire imprimer à cette preſſe que vous avés á voſtre campagne, et d'ou l'on à vu ſortir l'edition magnifique de Lucain. Cornélie n'aura pas perdu pour attendre. C'eſt pour elle un magnifique établiſſement, et aſſurément c'étoit un honneur auquel elle n'auroit jamais oſé prétendre. Je vous l'abandonne, vous faites ſa fortune; aprés avoir été l'accident de l'amour, elle finira bien plus noblement par être le prix de l'amitié dont vous m'honorés. Je garde toujours l'incognito.

Paris, ce 27 Novembre, 1767.

ACTEURS.

DOMITIEN.

CORNELIE.

CELER.

EMILIE.

ALBINE.

LICINIEN.

MAXIME.

CORNELIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIEN, LICINIEN.

LICINIEN.

D'OU peut náiſtre, ſeigneur, cette douleur profonde ?
Vous venéz de monter au premier rang du monde ;
Et la mort de Titus a remis dans vos mains
Les reſnes de l'empire, et le ſort des humains.
D'un regne commencé ſous les meilleurs auſpices
La victoire á déjà conſacré les prémices.
Tout céde á voſtre nom ; les Gaulois ſont ſoumis ;
Le chef ſéditieux de ces fiers ennemis
A payé de ſa mort la gloire téméraire
De s'étre oſé de Rome avoüer l'adverſaire ;
Et ce jeune Romain, l'eleve de Titus,
Celer, dont la naiſſance égale les vertus,

En terminant enfin cette guerre importante,
A l'univers ſoumis rend une paix conſtante.
Lors que le ciel paroiſt s'eſtre épuiſé pour vous,
Peut-il vous faire encor quelque préſens plus doux ?
Au temple de Veſta quel deſſein—

DOMITIEN.

La déeſſe
Garde de tous les biens le ſeul qui m'intéreſſe,
Et le ſeul bien qu'icy je n'oſe demander.

LICINIEN.

Quels honneurs deſormais vous peut-elle accorder ?
Tout adore vos loix, à vos vœux tout conſpire.

DOMITIEN.

N'eſt ce que pour la gloire helas ! qu'un cœur ſoupire ?

LICINIEN.

Quoy, ſeigneur, vous aimés ! ſe peut-il que l'amour
Lance le trait fatal qui vous bleſſe en ce jour ?
Il ne vous fit jamais que de legéres chaiſnes :
Eſt-ce à Domitien à connoiſtre ſes peines ?
Sûr de charmer les cœurs les plus ambitieux,
Quels rivaux avés-vous qui vous troublent ?

DOMITIEN.

Les dieux.
Quel monarque inſolent, quel Romain teméraire
Oſeroit adorer l'objet qui m'a ſçû plaire ?

Licinien,

Licinien, mon troſne égale les autels,
L'amour doit aux Céſars des rivaux immortels.
Que dis-je! quoy, Veſta, c'eſt dans ton temple même
Que mon cœur óſe aimer et declarer qu'il aime!

LICINIEN.

Quelle beauté vos feux daignent-ils honorer?
Seigneur, quels yeux charmans. . . . .

DOMITIEN.

Eh! peux tu l'ignorer?
Tu ſçais qu'une veſtale eſt l'objet qui me lie;
Hélas! devrois-je encor te nommer Cornelie?

LICINIEN.

Et pourquoy donc, ſeigneur, contraindre vos deſirs,
Et ceder à Veſta le prix de vos ſoupirs?

DOMITIEN.

Du feu que je reſſens, écoute la naiſſance:
Celle qui l'a cauſé, t'aprend ſa violence.
Je vais te faire enfin ún recit trop charmant,
Que mon cœur en ſecret ſe fait à tout moment:
Tu n'étois point icy le jour que la déeſſe
Accepta les ſermens de la jeune preſtreſſe.
Déjà de toutes parts le peuple curieux
Pour voir ce ſacrifice avoit rempli ces lieux.

J'y conduis le ſénat qu'un ſoin pareil anime,
Sans prévoir que mon cœur en ſeroit la victime :
J'entre ; pour ce grand jour tout étoit preparé,
De guirlandes de fleurs l'autel étoit paré ;
Le feu ſacré plus pur, plus vif qu'à l'ordinaire
Temoignoit qu'à Veſta la feſte devoit plaire ;
Et le flambeau du jour, plus brillant dans les cieux,
Sembloit à ce ſpectacle inviter tous les dieux.
Tout étant diſpoſé pour la cérémonie,
Un murmure confus annonce Cornélie.
On voit tous nos Romains prés d'elle s'empreſſer,
Et tous frémir du vœu qu'elle va prononcer.
A ſa démarche noble, à ſa beauté ſuprême,
Je crûs voir aprocher la déeſſe elle même,
Mais j'éprouvay bientoſt mille tranſports charmans.
Les Dieux n'inſpirent point ces tendres ſentiments.
Enfin pour terminer ce ſpectacle funeſte,
On lui fait aporter un habit plus modeſte :
J'admire en ce moment le pouvoir de ſes traits,
Moins elle a d'ornemens, et plus elle a d'attraîts ;
Jamais, Licinien, elle ne fut ſi belle,
On diroit que Veſta la pare exprés pour elle :
On diroit qu'elle veut à mes regards ſurpris
Du bien qu'elle m'arrache accroiſtre encor le prix :
Que te dirai-je enfin ? le pontife s'avance,
Je ſouffre avec horreur ſa terrible preſence ;

Il la couvre du voile aux vierges deſtiné,
Et du ſacré bandeau ſon front eſt couronné.
Que deviens-je! éperdu, les yeux baignés de larmes,
En voyant à Veſta conſacrer tant de charmes;
Quel moment! chaque mot que ſa bouche dictoit,
Interdit, agité, mon cœur le repetoit:
Enfin en prononcant la promeſſe fatale,
Qui la rend à lá fois et captive et veſtale,
Elle vangea ſur moy les reſtes précieux
De cette liberté qu'elle voüoit aux dieux.

LICINIEN.

Ignore-telle encor le prix de ſa victoire?
N'avés-vous point. . . .

DOMITIEN.

Hélas! tu ne le pourras croire,
Ma bouche ſe refuſe à cet áveu ſi doux;
Et mon cœur incertain tremble. . . .

LICINIEN.

Que dites vous?
De l'univers entier quand on ſe voit le maiſtre,
Seigneur, pour étre heureux, on n'a qu'à vouloir l'etre.

DOMITIEN.

Ah! ſonges qu'aujourd'huy j'attaque une beauté,
Qu'il me faut enlever à la divinité,

Que

Que toute autre à mes vœux s'empreſſant de
ſe rendre,
Seule elle affectera l'honneur de ſe deffendre;
Qu'enfin il me faudra braver des dieux jaloux.

LICINIEN.

Et c'eſt ce qui la rend plus digne encor de vous.

DOMITIEN.

As-tu donc oublié que par des loix fatales
L'Hymen eſt interdit à nos jeunes veſtales ?

LICINIEN.

Vous même oubliés vous, ſeigneur, voſtre pouvoir,
Et qu'icy vos deſirs ſont voſtre ſeul devoir ?
On mépriſe aujourd'huy la probité ruſtique,
Qu'adoroit autre fois l'auſtere republique ;
Et ces ſimples héros par Caton regretés,
Qui ſoumettoient aux loix toutes leurs volontés,
Zele, vertu farouche, aveugle obéiſſance,
Qui d'un peuple naiſſant avoient charmé l'enfance,
Tous ces vieux préjugés ne ſont plus de ſaiſon :
Rome enfin a poli ſes mœurs et ſa raiſon ;
Et par ſes empereurs déſormais éclairée,
Elle ne connoiſt plus que cette loy ſacrée.
Oui, ſeigneur, n'écoutés que vos vœux les plus
doux :
Les arreſts de Numa ne ſont pas faits pour vous :

S'il

S'il defendit l'Hymen à nos jeunes veſtales,
Vous pouvés les ſouſtraire à ces regles fatales:
Vous pouvés éxercer les droits des immortels;
Les Céſars n'ont ils pas un culte et des autels?
Qui peut guerir ſes maux, n'a pas droit de s'en plaindre;
Vous qui faites les loix, eſt-ce à vous de les craindre?

DOMITIEN.

Hélas! plus que les loix, c'eſt elle que je crains,
Je crains d'un jeune cœur les ſuperbes dédains;
Je crois lá voir déjà de mes vœux offenſée
Atteſter de Veſta la majeſté bleſſée;
Et qui ſçait, ſi l'ingrate oſoit braver mon cœur,
A quels éxcés l'amour porteroit ma fureur!
Tu connois mon orgueil, tu ſais quand on m'outrage. . . . .

LICINIEN.

Et qui pourroit, ſeigneur, refuſer voſtre homage?
Ceſſés de vous contraindre, expliqués vos deſirs;
Cet aveu differé différe vos plaiſirs.

DOMITIEN.

Ouy, je veux ſuivre enfin ce conſeil ſalutaire;
Mon cœur impetueux ſouffre trop à ſe taire. . . .

Déclarons

Déclarons nous ; c'eſt trop reculer ce moment ;
Eſt-ce à Domitien à trembler en aimant ?
Mes ſoupirs dans ces lieux appellent Cornélie,
Quand je feins d'y chercher la veſtale Emilie.
Le ſang qui nous unit, me donne chaque jour
Le pretexte des ſoins que m'arrache l'amour ;
C'eſt ainſi que ſervant une ardeur qu'elle ignore,
Emilie . . . elle vient ; grands dieux, faut-il encore
Que ſa preſence icy s'oppoſe à mes deſirs,
Et différe l'aveu de mes tendres ſoupirs !

SCENE II.

DOMITIEN, EMILIE, LICINIEN.

DOMITIEN.

Madame, vous ſavés l'eclatante victoire,
Qui de ce regne heureux va commencer l'hiſtoire.
L'amitié qui toujours vous unit à Celer,
De ſes nouveaux exploits me rend l'eclat plus cher.

EMILIE.

Seigneur, par ces faveurs le ciel ſemble predire
Tous les biens qu'il reſerve à voſtre heureux empire ;
Et je rends grace aux Dieux que Celer le premier
Ait pû ſur voſtre front mettre un ſi beau laurier.

DOMITIEN.

DOMITIEN.

Icy mes intereſts ſont conformes aux voſtres:
Qui couronne un héros, en fait naiſtre mille autres.
Dés qu'on regne, et qu'on ſait honorer les grands cœurs,
Nommer des généraux, c'eſt nommer des vainqueurs.
Par mes ordres bientoſt de ſa gloire occupée,
Rome fera pour luy ce qu'en obtint Pompée.
Vous le verrés, malgré ſa jeuneſſe et nos loix,
Obtenir le triomphe acquis à ſes exploits.
Et pourquoy limiter les faveurs de la gloire?
Le triomphe toujours doit ſuivre la victoire.
Des lauriers les plus beaux je veux le couronner,
Et la paix qu'il nous rend doit nous le ramener.
Pour luy marquer l'honneur que Rome luy defére,
Je vais faire partir un tribun militaire:
Il eſt tems que Celer joüiſſe de ſes droits,
Et montre au capitole un vainqueur des Gaulois.

SCENE III.

EMILIE, ALBINE.

EMILIE.

Celer va revenir, dieux! quel bonheur extreme!
Et mon cœur ne devra ce bonheur qu'à luy même!

Celer, tu vas paroiſtre, et mes ſoins et ma foy
Juſqu'au fond de la Gaule auront parlé pour moy.

ALBINE.

Quoy ! toujours oubliant que vous eſtes veſtale,
Vous brulés pour Celer d'une flame fatale ?

EMILIE.

Ouy, je l'aime toujours ; mon devoir, mes ſermens
Ne changeront jamais mes tendres ſentimens.
Ceſſe de m'accabler d'un reproche inutile,
Tu ſçais ce-que j'ay fait pour me rendre tranquille.
Les craintes, les remords, les combats de mon cœur,
Efforts trop impuiſſans contre un trop cher vainqueur.
Aux autels contre lui j'allois chercher des armes ;
Tu ſais combien de fois mes ſoupirs et mes larmes
En ſecret dans ſes lieux ont imploré Veſta;
Toujours mon foible cœur vainement l'atteſta :
Il céde enfin ce cœur qu'elle n'a pu deffendre :
Mais je ne me plains plus qu'on le force á ſe rendre:
Immolée á l'objet qui fait tous mes malheurs,
Son abſence à préſent cauſe ſeule mes pleurs.
Je ne penſe qu'à luy dans ces lieux ſolitaires,
Son image me ſuit dans nos divins miſtéres.
Veſta, comment veiller a ton feu reveré,
Quand d'un feu plus ardent mon cœur eſt devoré ?

Que

Que ces ſacrés habits, que ce ſaint diadême
Sont un triſte ornement, Albine, quand on aime !

ALBINE.

Mais, madame, quel prix ſe promet voſtre amour ?
Celer depuis deux ans á quitté ce ſejour :
Il ſemble oublier Rome, en luy marquant ſon zéle,
On n'y ſçait point par luy tout ce qu'il fait pour elle.

EMILIE.

Ah ! cruelle, pourquoy rapeller mes douleurs ?
Ne ſçais-je pas aſſés quels ſont tous mes malheurs ?
Sacrilége, parjure ; en horreur á moy même,
J'outrage de nos dieux la majeſté ſuprême,
Pour qui ? Pour un ingrat que j'ay vû me quitter,
Quand mon timide amour étoit preſt d'eclater.
De l'amitié paiſible empruntant l'aparence,
Cet amour s'eſt accru dés ma plus tendre enfance :
Hélas ! pourquoi dés lors n'aîs-je-pû preſſentir
A quel état les dieux vouloient m'aſſujettir ?
De mes premiers deſirs la raiſon ſouveraine
Eut oppoſé ſes ſoins au penchant qui m'entraîne.
Albine, il n'eſt plus têms, tous les efforts ſont vains,
Ceſſe de m'alleguer des devoirs que je crains.
C'eſt ſans me conſulter qu'on fit mon eſclavage ;
Alliée à Titus, ma chaîne eſt ſon ouvrage.

Tu ſçais combien icy toujours on reſpecta
Les Romaines qu'on voüe au culte de Veſta :
Du ſénat bien ſouvent nous ſommes les arbitres,
Et même des conſuls nous effaçons les titres.
Que dis-je ? Nous avons le plus beau droit des dieux,
Un coupable eſt abſous, en s'offrant à nos yeux.
Auguſte regretta de n'avoir point de fille,
Qui pût d'un ſi haut rang illuſtrer ſa famille.
Ainſi, Rome attentive à nous combler d'honneurs,
Cherche á parer les fers qu'elle impoſe á nos cœurs.
Ainſi, Titus croyant ſuivre un ſoin noble et juſte,
Acquit par moy le bien que ſouhaitoit Auguſte.
Hélas ! . . . .

ALBINE.

Songés vous bien, madame, à quel danger. . .

EMILIE.

Que ſert de refléchir quand on ne peut changer ?

ALBINE.

Pouvés vous ſans frémir, lire dans nos annales
Les tourmens reſervés á l'amour des veſtales ?

EMILIE.

Non, ne crains rien pour moy, quand mon cœur parlera,
J'aúray l'aveu de Rome, et la loy ſe taira.

A des desirs hardis je trouve tout propice,
Et l'amour m'offre enfin l'empereur pour complice.

ALBINE.

Dieux! quels sont vos projets? et que me dites vous?

EMILIE.

Ecoute ce qui fait mon espoir le plus doux.
Albine, souviens-toy de la ceremonie,
Qui vient de nous donner la jeune Cornélie.
Le fier Domitien fut temoin de ses vœux,
Et dans le temple même il protesta contre eux;
Il dissimule en vain, j'ay pénétré sa flâme,
On découvre aisement les atteintes d'une âme,
Albine, quand on est blessé des mêmes coups,
Et les cœurs amoureux se reconnoissent tous.
L'empereur avec soin déguisant sa contrainte,
Vient m'assurer icy de son amitié feinte;
Et le sang qui nous joint, le servant chaque jour,
L'introduit dans les lieux où le conduit l'amour.
Distrait en me parlant, tout trahit son envie,
Et ses yeux inquiets demandent Cornélie.
Maix aux soins affectés du fier Domitien,
Mon cœur a jusqu'icy plus gagné que le sien.
Je me suis asservi le conseil de l'empire
Par des moyens secrêts; moi seule je l'inspire,

Tu le vois, mon crédit chaque jour augmenté,
A fait naiſtre l'eſpoir dont mon cœur eſt flatté.
J'ay vanté les exploits du heros que j'adore,
Il reviendra comblé des faveurs qu'il ignore :
Que dis-je ? Il ne doit rien á mon ſenſible cœur ;
Qu'a donc fait mon ámour, que n'eût fait ſa valeur ?
Mais, Albine, crois-tu qu'inſenſible à la gloire
Cornélie aujourd'huy dédaigne ſa victoire,
Et refuſe un Hymen, qui flattant ſa fierté,
Va luy donner l'empire avec la liberté ?

ALBINE.

Quoy l'empereur pourroit l'elever a l'empire ?
Madame, vous croyés. . . .

EMILIE.

Quand un cœur vain ſoupire,
Il achette toujours le bonheur qu'il prétend,
Et l'amour en éxige un tribut éclatant.
Je connois l'empereur, et cet orgueüil timide
Qui dans tous ſes projets le conſeille et le guide,
Pour parer un refus dont il craint la rigueur,
Il offrira l'empire, en preſentant ſon cœur.
Par cet exemple alors ma flâme autoriſée
Se défera du joug qui l'a tiraniſée.
Je veux quitter ces lieux, et changer mon deſtin ;
Mais c'eſt à Cornélie à m'ouvrir le chemin.

Ouy,

Ouy, je prétens l'unir á mon ſort déplorable,
Et me juſtifier en la rendant coupable.
Tel eſt le ſort d'un cœur ſous le crime abbatu ;
Dans les autres ſans ceſſe il pourſuit la vertu.
Gloire, crainte, raiſon, ſerment, rien ne le lie ;
Plus il a de devoirs et plus il lès oublie.
C'eſt dans le ſein du temple, au pied de ſes autels,
Que l'on voit ſe former les plus grands criminels ;
Et dès que nos deſirs ceſſent de ſe contraindre,
Plus on eſt prés des dieux, et moins on les ſait craindre. . . .
Et vous d'un vain honneur imaginaires loix,
Ne ſauriés vous contraindre une importune voix ?
Sans vous chés les mortels tout étoit légitime ;
C'eſt vous qui du néant avés tiré le crime,
Et qui, pour nous porter encor de plus grands coups,
Enfantés les remors plus barbares que vous . . .
Albine, qu'ay-je dit ? . . . Quelle fureur extréme ?
Je vois que tu frémis. . . .

ALBINE.

Vous frémiſſés vous même.
Domitien ſait-il. . . .

EMILIE.

Non, ce ſecret affreux,
Caché pour l'univers, n'eſt ouvert qu'à tes yeux.

ALBINE.

ALBINE.

Mais vous vous trahirés ; je crains voſtre foibleſſe ;
Madame, pourrés-vous vous combattre ſans ceſſe?
Quand vos ſoins pour Celer l'inſtruiſent aujourd'-
huy...

EMILIE.

Il croit que l'amitié parle ſeule pour luy.

ALBINE.

Si Celer dans la Gaule épris d'une autre chaiſne....

EMILIE.

Non, non, Celer ne peut aimer qu'une Romaine.

ALBINE.

Peut être il aime à Rome; et l'objet de ſes vœux...

EMILIE.

Son abſence m'aprend qu'il n'eſt pas amoureux.
Cornélie auroit pû m'inſpirer des alarmes,
Et mon timide amour eut craint ſes jeunes charmes :
Mais Celer á toujours reſpecté les raiſons,
Qui depuis ſi longtems diviſoient leurs maiſons.
Trop fidele heritier de cette antique haine,
Qu'un ordre de Titus ne calma qu'avec peine,
Avant que Cornélie admiſe dans ces lieux
Eut offert ſes beaux jours et ſes attraits aux dieux,
L'amitié la guidoit où l'enferme ſon zele.
Si Celer quelque fois me trouvoit avec elle,

Il fuyoit ſes regards, interdit et diſtrait,
Et paroîſſoit toujours ne la voir qu'à regret. . . .
Mais allons la chercher, et lui cachant ma flamme,
Penetrons, s'il-ſe peut, le ſecret de ſon ame.
„ Fais qu'en montant au troſne, où tu viens
„ l'inviter,
„ Amour, elle me ſerve, en oſant m'imiter.
„ Pour ſortir de ces lieux tu me dois ſon éxemple ;
„ Qu'elle m'ouvre aujourd'huy les portes de ce
„ temple.
„ Force la comme moy d'accepter ton lien :
„ Aſſure toy deux cœurs qui devoient n'aimer rien,

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *ſeule.*

ILLUSTRE éxil, priſon ſacrée,
Retraite, où de ma vie il faut finir le cours,
Lieux ſaints dont mon ame égarée
Ne parcourt qu'en tremblant les reculés detours,
Faut-il que je vous ſois livrée,
Quand je vois náiſtre mes beaux jours !

Attraits brillans de la fortune,
Avenir, dont mon cœur auroit pû ſe flatter,
Voſtre jouiſſance importune
Ne vaut pas tous les ſoins qu'on prend pour vous gouſter ;
Et voſtre perte eſt trop commune,
Pour qu'on la puiſſe regretter.

Il n'eſt qu'un bien que je regrette,
Hélas ! dans ces lieux ſaints je n'oſe le nommer ;
Non

Non pas que la vertu parfaite
Du choix que j'avois fait, pût jamais s'allarmer ;
Mais dans cette auſtere retraite
Il nous eſt defendu d'aimer.

Vœux cruels, fatale promeſſe !
Il ne m'eſt plus permis de diſpoſer de moy :
Celer, que tu pers de tendreſſe !
A quoy penſoit mon cœur en engageant ſa foy !
Ah ! s'il n'étoit à la déeſſe,
Il n'eut jamais été qu'à toy.

Que dis-je ? Illuſion fatale ?
Venés ſeuls m'occuper, plaiſirs purs et permis,
Qu'en ces lieux l'innocence étale :
Feu ſacré, qu'à mes ſoins la déeſſe a commis,
Nobles emplois d'une veſtale,
Je vous raporte un cœur ſoumis.

Et toy partout ailleurs à craindre,
Amour, tremble à ton tour dans ce lieu reveré,
Les traits ne peuvent pas atteindre
Un cœur que pour jamais Veſta s'eſt conſacré ;
Et je vois ton flambeau s'éteindre
En approchant du feu ſacré.

SCENE II.

CORNELIE, EMILIE.

EMILIE.

J'ay ſurpris vos ſoupirs, parlés ſans vous contraindre;
Ne vous impoſés pas le ſupplice de feindre.
Le lien dont mon cœur au voſtre eſt attaché
Ne devroit entre nous laiſſer rien de caché.
Jouiſſés des douceurs de ces ſaintes retraites,
Ah! c'éſt pour l'amitié du moins qu'elles ſont faites.
Ne vous refuſés pas aux uniques plaiſirs,
Que l'auſtére Veſta permet à nos deſirs.

CORNELIE.

Je veux bien l'avoüer, mon ame eſt effrayée
Des vœux qui dans ce temple aux autels m'ont liée:
Quoique d'aucun deſir il ne ſoit agité,
Mon cœur trop prévoyant pleure ſa liberté.
Il gémit de ſe voir privé d'un avantage
Dont peut-eſtre jamais il n'auroit fait d'uſage;
Et ne pouvant ſouffrir la honte d'un lien,
Il voudroit être au moins libre de n'aimer rien.

EMILIE.

EMILIE.

Vous ne connoiſſés pas encore nos aziles :
Croyés vous qu'à leur gré les cœurs y ſoient tranquiles ?
Et que tout le pouvoir de la mere des dieux
Interdiſe a l'amour l'approche de ces lieux ?
Ces lieux qu'on croit pour nous une ſure defenſe,
Favoriſent ſouvent ſes traits et ſa puiſſance :
Il y vient à Veſta reprendre fierement
Des cœurs qu'elle a reçus ſans ſon conſentement.
Le ſilence et la paix nous livrent à ſes charmes,
Il nous combat ſans ceſſe avec nos propres armes;
Et même en triomphant des autres paſſions,
Nous en cedons plutot à ſes impreſſions.
Laſſes de nos efforts et de nôtre victoire,
Ils ne ſont bien ſouvent qu'un trophée à ſa gloire.

CORNELIE.

Vous croyés, je le vois, que mon cœur abatu,
Recule au premier pas qu'exige la vertu.
Vous croyés qu'agité par un trouble coupable
Il regrette en ces lieux un objet trop amiable :
Mes larmes aujourd'huy dépoſent contre moy,
Mais l'auguſte Veſta rend juſtice a ma foy :
Elle ſçait excuſer une jeune Romaine,
Qui n'eſt pas faite encor au lien qui l'enchaîne,

Et

Et qui lorſque ſon cœur à paru s'affoiblir,
N'examinoit ſes vœux que pour les mieux remplir.

EMILIE.

J'eſperois qu'en ces lieux nos cœurs d'intelligence
De leurs ſoins, à l'envi, ſe feroient confidence.

CORNELIE.

Je ne connois pas bien les troubles que je ſens,
Comment vous expliquer des ſoupirs innocens,
Qui ne ſont pas l'effet d'une indigne foibleſſe,
Et que la ſolitude arrache à ma triſteſſe ?
Loin de m'épouvanter par d'injuſtes ſoupçons,
Prêtés à mon devoir de ſolides raiſons ;
Apprenés moy les loix que Veſta nous impoſe,
Que de tous nos momens la déeſſe diſpoſe,
Et pour luy préſenter un hommage épuré,
Ne nous entretenons que de ſon feu ſacré,
Que nos cœurs dans ces lieux toujours occupés
d'elle. . . .

EMILIE.

Vous aurés en ce jour beſoin de voſtre zéle.

CORNELIE.

Parlés, que voudroit-on confier à ma foy ?

EMILIE.

L'empereur ſcaura mieux vous l'expliquer que moy.

SCENE

SCENE III.

CORNELIE, DOMITIEN.

DOMITIEN.

Ouy, madame, aprenés, au nom de tout l'empire,
Un ſecret. . .

CORNELIE.

Eſt-ce à moy, ſeigneur, qu'il faut le dire?
Veſta me puniroit, ſi j'oſois pénétrer
Un ſecret important que je dois ignorer.
Elle me cache encor ſes miſteres auguſtes;
Si vous en attendés des arreſts ſaints et juſtes,
Tullia qui préſide á ce ſejour divin,
Peut ſeule aux empereurs preſcrire leur deſtin.

DOMITIEN.

Le mien ne depend point de ſa loy ſouveraine;
Envain je lui peindrois mon deſordre et ma peine;
Veſta même ne peut ſoulager ma langueur,
Et vous ſeule avés droit de calmer ſa rigueur.
Hélas! mais ce ſoupir vous declare mon crime;
Vous frémiſſés! . . Eh, bien frappés voſtre victime,
Vangés-vous d'un amour par vous même inſpiré,
Et qu'il ſoit auſſitoſt puny que déclaré;

Si

Si toutes fois un feu reſpectueux et tendre. . . .

CORNELIE.

Quel aveu, juſtes dieux ! et qu'oſés vous m'aprendre ?
Oubliés-vous, ſeigneur, que Veſta nous entend ?

DOMITIEN.

Elle poſſede un cœur que mon amour pretend,
Je le ſçais, mais auſſi, je ſçais que la déeſſe
Ne le peut refuſer á ma vive tendreſſe.
Ouy, j'oſe me flatter que ſenſible á mes vœux,
Veſta, même Veſta, ſecondera mes feux,
Et qu'elle immolera ſon ſacré privilege,
Au peuple fortuné que ſa bonte protege.
Rome auſſi bien que moy profitera d'un choix,
Qui ſoumettra le monde à vos aimables loix;
Que l'Hymen vous accorde à mon amour ſincére,
Donnés moy les moyens de ſurpaſſer mon frere,
Et de faire oublier aux mortels enchantés
Les bienfaits que ſur eux repandoient ſes bontés:
Je ſauray par un ſeul éffacer leur mémoire,
Et ſervir à la fois mon amour et ma gloire ;
Madame, en couronnant aujourd'huy vos vertus,
J'égale en un inſtant le regne de Titus :
Tout vous dit de répondre á l'ardeur qui m'inſpire :
Sachés que pour fonder ce glorieux empire,

Le ciel dont j'oſe icy vous atteſter les droits,
Au ſein d'une veſtale alla chercher nos roys :
Et qu'en vous appellant à la grandeur ſuprême,
Ce changement ſera digne de Veſta même.
Vous élever, madame, à ce rang glorieux,
C'eſt moins vous enlever que vous unir aux dieux.
Vous ne l'ignorés pas, les maiſtres de la terre
Montent ſouvent du troſne, au ſejour du tonnerre;
Et m'uniſſant à vous par des nœuds immortels,
Vous dépendiés des dieux, vous aurés des autels.
Que du moins un regard à ma flâme réponde :
Je vous offre en tremblant le plus beau rang du monde.
Cette offre dans mes mains perd-elle de ſon prix ?
Vous ne répondés pas. . . . quel injuſte mépris !
C'eſt garder trop longtems un rigoureux ſilence ;
Ah parlés, duſſiés vous m'oſter toute eſpérance.

CORNELIE.

Eh bien, il faut parler : il faut, Domitien,
Qu'en m'ouvrant voſtre cœur, vous connoiſſiés le mien.
Si j'ay paru ſouffrir un aveu ſi funeſte,
C'étoit pour vous marquer combien je le déteſte.
En ſortant de ces lieux j'aurois pû l'éviter,
Mais de mes ſentimens vous auriés pu douter :

Plein d'un coupable eſpoir et d'une ardeur fatale,
Penſés vous à Veſta ravir une veſtale ?
Et qu'àvoüant un feu qui me remplit d'horreur,
J'oſe ſacrifier mes dieux à l'empereur ?
Le ſaint rang que j'occupe eſt le ſeul où j'aſpire ;
Vous croyés m'impoſer par l'offre de l'empire :
Détrompés vous, ſachés qu'il eſt moins glorieux
De régir les mortels que de ſervir les dieux :
Redoutés leur couroux ; les maiſtres de la terre
Ne ſont que les ſujets du maiſtre du tonnerre.
Je ne vois plus en vous le frere de Titus ;
N'uſurpés plus ce titre, où montrés ſes vertus.

DOMITIEN.

Quoy, madame, eſt-ce á vous á tenir ce langage ?
Le crime de mon cœur n'eſt-il pas voſtre ouvrage ?

SCENE IV.

DOMITIEN, *ſeul.*

Mais elle fuit, hélas ! et je l'appelle en vain ;
Ah ! je ſauray punir cet orgueil inhumain.
Quoy, tandis que pour prix de ma tendreſſe extrême,
Mon amour l'apellant a la grandeur ſupreme,
Luy fait un ſacrifice égal a ſa beauté,
Tandis que mon amour ſuſpendant ma fierté,
J'attens,

J'attens, ſur mon deſtin que l'ingrate prononçe ;
Le plus cruel mépris luy dicte ſa réponſe.
Moy qui, dés que je dáigne éxpliquer mes deſirs,
Vois l'univers entier s'offrir á mes plaiſirs ;
Vil joüet de l'amour et de ſes injuſtices,
J'ay pû d'une veſtale éſſuyer les caprices,
Qui peut-eſtre à Veſta dans l'ardeur de ſes vœux
Va porter pour encens le mépris de mes feux !
Non, non, c'eſt trop longtems reſpecter une ingrate ;
Mon amour à parlé ; que ma fureur éclate.
Forçons, forçons un cœur qui ne veut pas ceder ;
Je ne puis l'attendrir; il faut l'intimider.
Mais c'eſt Celer. . . comment un ſujet ſi fidele
A t'-il pû devancer l'ordre qui le rapelle ?

SCENE V.

DOMITIEN, CELER.

CELER.

Seigneur, je viens au nom de vos ſoldats vainqueurs,
Aporter à vos pieds et leurs vœux et leurs cœurs.
Voſtre regne náiſſant redouble leur courage,
Et c'eſt par leurs lauriers qu'ils vous rendent hommage.

Les Gaulois ſont ſoumis : leurs vaſtes régions,
A l'abri de leurs bois, bravoient vos légions.
Ils croyoient par le temps fatiguer une armée,
A des triomphes prompts toujours accoutumée ;
Et n'oſant luy montrer un front ſéditieux,
La vaincre ſeulement par le ſecours des lieux.
Mais de leur ſombres forts les barriéres ſont vaines,
Eſt-il rien de fermé pour les aigles Romaines ?
Eſt-il rien d'impoſſible au deſtin des Ceſars ?
Les Romains empreſſés ſuivent leurs etendarts,
Tous leurs pas, tous leurs coups ſont marqués par la gloire,
On ſonne au même inſtant la charge et la victoire,
Et forçant les rochers, les torrens et les bois,
Ils domptent la nature en domptant les Gaulois.

DOMITIEN.

Celer, je ſuis content de vous et de l'armée :
En peignant ſa valeur par vos ſoins animée,
De ces ſoins glorieux ſupprimant le portrait,
Vous ne parlés que d'elle, et vous avés tout fait.
C'eſt ainſi qu'un héros raconte ſes conqueſtes.
Vous trouverés icy des palmes toutes preſtes ;
Domitien ravi d'honorer les grands cœurs,
Ne retient pas longtemps les prix dûs aux vainqueurs.

Emilie

Emilie empreſſée à vous marquer ſon zéle,
De ma reconnoiſſance eſt le temoin fidele.

CELER.

Emilie !

DOMITIEN.

Ouy, Celer, ſon amitié pour vous
Trouve dans vos exploits ſes plaiſirs les plus doux.
Mais enfin, dites moi ce qu'il faut que je penſe
D'un retour imprévû ? . . . .

CELER.

Seigneur, s'il vous offenſe,
Vous ne ſaurés hélas ! que trop toſt m'en punir :

DOMITIEN.

Non, loin de m'offenſer, il m'a ſçu prévenir ;
Et quelque ſoit le rang que vous puiſſiés pretendre,
De ma juſte faveur vous devés tout attendre.
Eſt-il dans le ſénat, dans l'empire. . . .

CELER.

Ah ! ſeigneur,
Vous m'avés accablé de bienfaits et d'honneur :
Un ſeul. . . .

DOMITIEN.

Expliqués-vous, que votre crainte ceſſe.

CELER.

Oſeray-je à vos yeux expoſer ma foibleſſe ?

DOMITIEN.

DOMITIEN.

D'où peut dans voſtre cœur náiſtre un trouble ſi grand
En demandant un bien dont je ſuis le garand ?

CELER.

Vous le voulés, ſeigneur, il faut ne vous rien taire,
Il faut de mon retour expliquer le miſtére.
Mais quoy ! vous m'inſpirés une juſte terreur ;
Dois-je pour confident àvoir mon empereur ?

DOMITIEN.

Quelque ſoit ce ſecret, parlés, je vous l'ordonne.

CELER.

Eh bien, il faut forcer le reſpect qui m'étonne.
Vous me le pardonnés, ouy, ſeigneur, c'eſt l'amour,
Qui, ſans voſtre ordre, icy me ramene en ce jour ;
Le ſort las de mes maux enfin reconcilie
Les parens de Celer à ceux de Cornélie.

DOMITIEN.

Eh bien !

CELER.

J'oſe eſpérer que l'Hymen. . . .

DOMITIEN.

Vous l'aimés ?

CELER.

Ouy, ſeigneur, et ces feux dés longtemps allumés

Trahis

Trahis par le deſtin, combatus par l'abſence,
Sont encore plus vifs qu'au jour de leur náiſſance:
J'ay ſçû depuis trois ans, dieux! quel eſt ſon pouvoir!
L'aimer ſans eſpérer et même ſans la voir!
On n'eprouve un tel ſort qu'en aimant Cornélie.

DOMITIEN.

Celer, ſur voſtre amour, conſultés Emilie.

SCENE VI.

CELER, *ſeul.*

Ciel! que veut-il me dire? Il a parû diſtrait....
Il ſemble fuir l'aveu de mon tourment ſecret....
Mais pourquoy ſon départ allarme-t'il mon ame?
L'empereur eſt-il fait pour écouter ma flamme?

SCENE VII.

CELER, EMILIE.

EMILIE.

L'ay-je bien entendu? Vous, ſeigneur, en ces lieux!
Vous de retour, O ciel! en croiray-je mes yeux?
Mais oſeray-je enfin aprés voſtre victoire
Me plaindre d'un héros que ramene la gloire?

N'importe

N'importe, je ne puis plus longtemps vous cacher
Ce que mon amitié prétend vous reprocher :
Devois-je ſi long temps pour vos jours àllarmée,
N'apprendre rien de vous que par la renommée ?
Quel ſujet loin d'icy fixoit voſtre ſejour ?

CELER.

L'amour fit mon éxil, il cauſe mon retour.

EMILIE.

Que dites vous, Celer ! quoy donc, c'eſt la tendreſſe....

CELER.

J'en ay trop dit peut étre, et cet aveu vous bleſſe;
Cependant c'eſt à vous, ſi j'en crois l'empereur....

EMILIE.

Parlés, je veux Celer connoiſtre voſtre cœur.

CELER.

Je craignois d'offenſer une auguſte veſtale,
En offrant a ſes yeux une flâme fatale.
Je ne me flattois pas qu'un jour voſtre amitié
Dût aux maux d'un amant accorder ſa pitié.
De ma fidelle ardeur aprenés la puiſſance ;
En vain j'ay combatu ces feux dés leur náiſſance ;
En vain mon tendre cœur redoublant ſes efforts,
Imploroit la raiſon contre ces doux tranſports.
Hélas !

Hélas ! loin d'affoiblir de trop aimables charmes,
A l'objet de mes vœux elle prêtoit des armes.
Ouy, loin de me guerir, la raiſon à ſon tour
Me montroit des attraits oubliés par l'amour :
Dieux ! en les découvrant quel coup frapa mon âme !
Un obſtacle cruel s'opoſoit a ma flâme :
Mais rien ne pût éteindre un feu trop allumé ;
Languiſſant, ſans eſpoir, mon cœur étoit charmé,
Quand la Gaule écoutant une fierté rebelle
Fit éclore en ſon ſein une guerre cruelle.
J'y volay, je voulus, cent fois, malgré le ſort,
Finir de triſtes jours par une belle mort.
En cherchant le trépas, je trouvay la victoire ;
Mon déſeſpoir heureux fit ſeul toute ma gloire. . . .
Mais pourquoy du deſtin vous peindre les rigueurs,
Madame, quand je puis vous conter ſes faveurs ?
Il meſure en ce jour mes plaiſirs à ma peine ;
De l'objet de mes vœux je ne crains plus la haine :
Ses parens et les miens ſi longtems diviſés,
Par leurs amis communs ſont enfin appaiſés.
Quel jour, quel heureux jour ! je verray Cornélie !

EMILIE, *à part.*

Quel coup vient te fraper, malheureuſe Emilie !

CELER.

Cornélie entendra mes ſinceres ſoupirs ;
Mes regards l'inſtruiront de mes tendres déſirs.

Que ne vous dois-je pas ! ah ! peut être, madame,
Vous avés aſſuré le bonheur de ma flâme;
L'empereur a dáigné m'annoncer aujourd'huy
Combien à mes ſuccés ajoute voſtre appuy.
Si je dois Cornélie à ma gloire nouvelle,
Si vous m'avés enfin rendu plus digne d'elle,
Ah ! comment avec vous m'acquitter en ce jour ?
Voſtre amitié fera triompher mon amour.

EMILIE.

Ecoutés moins l'amour, ſeigneur, il vous abuſe ;
Il vous promet un bien que le ſort vous refuſe ;
Oubliés Cornélie.

CELER.

Ah ! quel arreſt fatal !
L'Hymen l'a-t-il livrée à quelque heureux rival ?
Et le ſort, juſqu'icy rebelle à mon envie
Reſervoit-il ce coup pour m'arracher la vie ?

EMILIE.

Non, ce n'eſt point l'Hymén qui s'oppoſe à vos vœux.

CELER.

Madame, eh ! qui peut donc troubler de ſi beaux feux ?
Mais quoy, vous partagés mes cruelles allarmes !
Mes malheurs à vos yeux ont arraché des larmes :
Parles,

Parlés, au nom des dieux declarés moy mon ſort,
Dût ce fatal ſecret me livrer à la mort.

EMILIE.

Plus que vous ne penſés, voſtre ſort m'intereſſe,
Et ce même intereſt allarme ma tendreſſe.
Qu'avés vous fait, Celer? Et quel deſtin jaloux
Vous fait choiſir un cœur qui ne peut étre à vous?
Tandis [*à part*] qu'allois-je dire? O ciel! il faut me taire.

CELER.

Quoy, vous me refuſés d'eclaircir ce myſtere?
Voſtre amitié ſe tait; que dois-je croire? O dieux!
En arrivant icy, j'ay couru dans ces lieux;
J'eſperois que toujours liée à Cornélie,
Je m'inſtruirois par vous.... Ah! cruelle Emilie!
Quel ſecret voulés vous dérober à mon cœur?
C'eſt de vous cependant, ſi j'en crois l'empereur,
Que j'apprendray le ſort de l'ardeur qui m'anime.

EMILIE.

Hélas! ſi vous ſaviés, mais que nous veut, Maxime?

SCENE VIII.

CELER, MAXIME, EMILIE.

MAXIME.

Seigneur, je me flattois qu'àprés voſtre retour,
Vous pourriés dans ces lieux faire un plus long ſejour,
Et que vous joüiriés des éclatantes feſtes,
Que Rome dans ſes murs prépare à vos conqueſtes :
Mais d'un ordre précis chargé par l'empereur,
Je viens....

CELER.

Quel eſt cet ordre ?

EMILIE.

O comble de douleur !
Que de maux à la fois il faut que j'apréhende.

CELER.

De grace, expliqués vous.

MAXIME.

L'empereur vous commande
De retourner au camp que vous avés quitté.

CELER.

Le tems de mon départ n'eſt-il point limité ?

MAXIME.

MAXIME.

Il veut qu'en apprenant ſa volonté ſuprême
Vous partiés....

CELER.

Ah ! courrons, et ſachons de luy même...

EMILIE.

Seigneur, je vais le voir et taſcher de calmer
Le terrible courroux qui paroiſt l'animer.

CELER.

Mais que je ſache au moins quel peut étre mon crime. [*Elle ſort.*]

SCENE IX.

CELER, *ſeul.*

Eh quoy, toujours du ſort je ſeray la victime ?
Quel eſt donc ce projet qu'on ne peut différer ?
Eſt-ce lá cet Hymen que j'oſois eſpérer ?
Quel funeſte ſecret me déguiſe Emilie ?
Non, non, ne partons pas et voyons Cornélie.
Quelque ſort qui m'attende, immolons en ce jour
La loy de l'empereur á celle de l'amour.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, ALBINE.

ALBINE.

EH bien, Domitien, madame, moins ſevere
Laiſſe-t'-il déſarmer ſon injuſte colere ?
Celer partira-t'-il. . . .

EMILIE.

Non, j'ay vû l'empereur.

ALBINE.

Avés vous. . . .

EMILIE.

Il ſuſpend ſon ordre en ma faveur.
Mais aprens mes malheurs ; dieux ! quelle confidence !
„ Pourquoy, cruel Celer, rompois tu le ſilence ?
„ Pourquoy de ton ardeur me dépeindre le cours ?
Quand il a commencé ce funeſte diſcours,

Son

Son trouble, ſes ſoupirs, et ſes regards timides,
D'un favorable aveu préſages trop perfides,
Paroiſſoient m'aſſurer que ſon ſenſible cœur
En m'aprenant ſes feux m'aprendroit mon bonheur.
Il aime Cornélie, et ſa perſeverance
Ne doit rien au ſecours de la douce eſperance.
J'ay tout fait pour l'ingrat, il forme d'autres nœuds,
Et c'eſt moy qu'il choiſit pour temoin de ſes vœux.
J'ay tout fait pour l'ingrat, et ſon plus tendre homage
Eſt d'une indifférente aujourd'huy le partage.

ALBINE.

Madame, pouvés vous compter pour un malheur
Le ſecours que le ſort offre a voſtre douleur ?
Si Cornélie aimoit, j'aprouverois vos larmes ?
Mais ſa fierté ſaura vous vanger de ſes charmes.
Ce jeune objet ravi de ſe voir dans ces lieux,
S'occupe ſeulement du ſervice des dieux.

EMILIE.

„ Vous n'aimés rien encor, heureuſe Cornélie !
„ Modéle que ne peut imiter Emilie.
„ Mais ſi Celer vous voit, hélas ! voſtre fierté
„ M'eſt-elle un ſur garand de voſtre liberté ?
„ Aux ſoupirs de Celer ſerés vous infléxible ?
Je l'aime indifférent, le fuirés vous ſenſible ?

ALBINE.

ALBINE.

Eh! comptés vous pour rien Domitien jaloux?
Celer d'un tel rival redoutant le courroux,
N'oſera....

EMILIE.

Que dis-tu? C'eſt par le danger même,
Qu'un heros cherche à plaire à la beauté qu'il aime:
L'amour ſans le péril n'eſt pas digne de luy.

ALBINE.

Mais c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte aujourd'huy.
Aprenés à Celer que l'empereur adore....

EMILIE.

Eh bien, Albine, eh bien, allons plus loin encore;
Le remords n'eſt pas fait pour les cœurs amoureux,
Lors qu'un crime de plus paroiſt ſervir leurs feux.
Pour dérober Celer au péril qui le preſſe,
Taſchons en le trompant d'étouffer ſa tendreſſe:
Feignons que Cornélie écoute l'empereur.
A l'impoſture enfin livrons nous ſans horreur.
Eſt-il rien de honteux pour ſauver ce qu'on aime?
Mais j'aperçois Celer, quel deſeſpoir extreme!
Quel trouble! quels regards! il connoiſt ſon malheur,
L'ingrat vient m'étaler ſa perfide douleur.

N'étoit

N'étoit ce pas aſſés du recit de ſa flamme ?
Faut-il que ſes regrets. . . .

SCENE II.

EMILIE, CELER.

CELER.

Dieux ! qu'ay-je apris, madame !
Je perds l'unique objet qui flattoit mes deſirs ;
Je perds, et ma conſtance, et mes tendres ſoupirs.
Mon feu devient un crime, et mon cœur déplorable
Se trouve en ce moment teméraire et coupable,
En oppoſant au ſoin dont il eſt combattu,
Un amour qu'en náiſſant aprouva la vertu.

EMILIE.

Quoy, ſeigneur, auriés vous rencontré Cornélie ?

CELER.

Aprés le coup affreux qui va m'oſter la vie,
Oſay-je ſouhaiter encor de la revoir ?
Je dois la fuir. . . . la mort eſt mon unique eſpoir.
Pourrois-je ſouſtenir le ſpectacle funeſte
De ces ſacrés habits, de ce voile modeſte ?

Aimable Cornélie, eſt-ce donc lá le ſort
Que me gardoient les dieux, en empéchant ma mort ?
Je veux luy reprocher ſon ſacrifice injuſte....
Que dis-je ! je me vois dans un azile auguſte ;
Puis-je aux yeux de Veſta redoublant mon forfait,
Me plaindre d'un larcin qu'elle même m'a fait ?

EMILIE.

Les dieux dont vous croyés étre en droit de vous plaindre,
Ne ſont pas les rivaux pour vous le plus à craindre.

CELER.

Madame, expliqués vous ; eh ! quel audacieux
Peut ſouhaiter un cœur reſervé pour les dieux ?

EMILIE.

C'eſt le ſeul qui leur peut enlever Cornélie.

CELER.

„ Ah ! c'eſt Domitien... ma conſtance affoiblie
„ Céde á ce coup fatal... quoy, c'eſt Domitien !
„ Son cœur eſt-il donc fait pour un ſi beau lien ?
„ Je ne pourray ſurvivre à ce malheur extrême !
„ Le temple de Veſta poſſéde ce que j'aime ;
„ Je trouve contre moy l'empereur et les dieux !
Aimable Cornélie, en voyant vos beaux yeux

A de moindres rivaux je n'ay pas dû m'attendre.

EMILIE.

Quels ſoupirs, quels regrets, me faites vous entendre ?
Vous me faites trembler, Celer; ſavés vous bien
Quel eſpoir aujourd'huy flatte Domitien ?
Pour donner plus d'éclat à l'ardeur qui l'inſpire;
Il prétend élever Cornélie á l'empire ;
Il prétend que l'hymen. . . .

CELER.

Dieux ! que m'apprenés vous!
De Veſta qu'il outrage, il brave le couroux !

EMILIE.

Celer, ne ſongés plus qu'à vaincre voſtre flâme,
Rapellés la raiſon, banniſſés de voſtre âme
Un amour dangereux qui peut vous accabler;
Ceſsés. . . ceſsés enfin de me faire trembler.
J'oſe vous implorer aujourd'huy pour vous même,
Songés. . . ſongés, Celer, à quel péril extrême
Vous expoſe un objet épris de la grandeur. . .

CELER.

Quoy ? Cornélie écoute une coupable ardeur !

EMILIE.

Ah ! que ne fait-on pas pour l'empire du monde ?

CELER.

Se peut-il qu'à ſes vœux la veſtale réponde !
O ciel ! Domitien auroit pû la charmer !
Non, ne le penſons pas... c'eſt trop toſt m'allarmer,
On vous trompe, madame... ah ! gardés-vous de croire,
Qu'elle oublie et ſes vœux et le ſoin de ſa gloire.

EMILIE.

Eh ! quoy ! vous l'excuſés, et voulés détourner
Des ſoupçons....

CELER.

Je ne puis trop tard la condamner.
Je l'adore, madame, et j'entens qu'on l'offenſe ;
Mon cœur luy doit du moins ſa premiere defenſe.
Allons, il faut accroiſtre où calmer mon éffroy,
Malgré Domitien et ſa funeſte loy,
Si j'imite ſon crime en aimant Cornélie,
Il faut pour l'expier, que je perde la vie.
Dans ce temple ſacré, temoin de mes douleurs,
Tout mon ſang répandu doit effacer mes pleurs.
O puiſſante Veſta ! permets ce ſacrifice,
C'eſt vanger tes autels et me faire juſtice.

EMILIE.

EMILIE.

J'entens du bruit, Celer, ſi c'étoit l'empereur,
S'il vous voyoit, fuyés, évités ſa fureur.

CELER.

Moy fuir ! non, non, madame, eh ! pourquoy me contraindre ?
J'ay perdu tout eſpoir, je n'ay plus rien a craindre.

EMILIE.

O dieux ! c'eſt Cornélie, ah ! Celer, ſuivés moy,
Vous vous perdés. . . .

CELER *àpart, en la voyant en habit de veſtale.*

Hélas ! comme je la revoy !

EMILIE, *àpart.*

Ciel ! il va luy parler, je ſuccombe à ma rage,
Informons l'empereur ; périſſe qui m'outrage.

SCENE III.

CELER, CORNELIE.

CORNELIE, *àpart.*

Ne me trompay-je point ? Que vois-je, hélas ! c'eſt luy !

CELER.

Madame, en quel état vous trouvay-je aujourd'huy !

Sans

Sans plaindre ce qu'à Rome il en couſte de larmes,
Vous avés á Veſta conſacré tant de charmes !
Quand je puis vous parler pour la premiere fois,
Tout icy m'interdit l'uſage de la voix....
Quoy ! les dieux ont ſouffert voſtre injuſte eſclavage,
Vous à qui tous les cœurs préparoient leur hommage,
Faut-il, O ciel ! faut-il vous trouver dans ces lieux ?

CORNELIE.

Ne plaignés pas mon ſort, il eſt trop glorieux.
Seigneur, icy nos ſoins ſont les ſuperbes feſtes
Que Rome offre à Veſta pour prix de ſes conqueſtes.
Pouvés vous condamner ſon culte ſolemnel ?
Vous pour qui ſi ſouvent nous ornons ſon autel,
Et de qui le grand nom et les faits heroiques
Sont meſlés chaque jour dans nos ſacrés cantiques.
Mais ſi vous connoiſſés nos auguſtes emplois,
Vous ne connoiſſés pas la douceur de nos loix,
Des plus brillans honneurs on fait noſtre partage ;
Leur éclat eſt pourtant noſtre moindre avantage ;
L'innocence à ſon gré regle icy nos deſirs ;
Contentes d'ignorer tous les autres plaiſirs,
Que ſuivent quelque fois mille peines ſecretes,
Nous ſavous ſeulement joüir de nos retraites.

Concevés

Concevés noſtre ſort, qu'il eſt tranquile et doux !
Si nos ſoins ſont aux dieux, nos cœurs ne ſont qu'à nous.

CELER.

Vos cœurs ne ſont qu'à vous ! que vous eſtes heureuſes !
Vous n'éprouvés jamais d'allarmes dangereuſes !
Quoy donc ! lorſqu'a Veſta vous les avés offerts,
Ces cœurs ne craignent plus de porter d'autres fers !
Quoy ! des qu'ils ont juré dans ce ſejour paiſible. . . .
Eh ! dépend-il d'un cœur de ſe rendre inſenſible,
Madame ? Et quand les dieux l'ont fait pour s'enflamer,
Des vœux ſuffiſent-ils pour l'empecher d'aimer ?
Non, non, quand d'un beau feu nôtre ame eſt embraſée,
Quand par mille vertus elle eſt autoriſée ;
Quand pour mieux l'engager elle voit à la fois
Les dieux et les mortels envieux de ſon choix,
Enfin quand pour forcer ſa vaine reſiſtance,
L'amour et la raiſon ſemblent d'intelligence,
Des ſermens peuvent-ils jamais l'en garantir ?
Ah ! ſes fers ſont trop beaux pour en pouvoir ſortir.
Combien de fois, grands dieux ! gemiſſant ſous mes chaines
Cherchay-je dans la fuite une fin á mes peines !

Non

Non pas que rougiſſant de ma captivité,
J'aimaſſe mieux les biens qu'offre la liberté ;
Mais d'un trop digne objet éſclave involontaire,
Je n'oſois conſentir au déſir de luy plaire :
Pour avoir trop connu le prix de ſes attraits,
Je croyois ne pouvoir les meriter jamais.
Il fallut m'exiler ; jéſperay que l'abſence
Et les travaux guerriers. . . . inutile eſpérance !
Le Dieu que je fuyois, eſt de tous les climats,
Madame, il me ſuivoit juſques dans les combats ;
Et tandis que bruſlé d'une ardeur déplorable,
Je cherchois pour l'éteindre une mort honorable,
De funeſtes ſuccés reveilloient dans mon cœur
L'eſpoir qui dans ce jour cauſe tout mon malheur.

CORNELIE.

Qu'entens-je ! quoy ! l'amour ſoumet un ſi grand homme !
Quoy ! tandis que conduit par le deſtin de Rome,
Seigneur, vous etendiés par mille exploits fameux
Des conqueſtes qu'icy luy préparoient nos vœux !
Ce qui vous animoit, ce n'étoit point la gloire !
Et vous fuyiés l'amour en cherchant la victoire !
Je vous croyois heros, et vous n'étiés qu'amant.
Ah ! Rome déſavoüe un pareil ſentiment,

Tout

Tout partage la bleſſe, et ſa gloire outragée. . . .

CELER.

Si je l'offenſe, hélas ! elle eſt trop bien vangée :
Un changement nouveau favorable á mes vœux
Sembloit me préſager un deſtin plus heureux,
Et l'eſpoir ſi long tems ignoré de ma flame,
Pour la premiere fois avoit charmé mon ame:
Je venois, entraiſné par ce guide impoſteur,
Des maux que j'ay ſoufferts fléehir l'aimable auteur;
Peindre á cette beauté les tranſportss que j'éprouve;
O ciel ! dans quel état mon amour la retrouve !
Tout m'ordonne à ſes yeux d'éteindre mes deſirs,
Tout luy defend, hélas ! d'écouter mes ſoupirs:
Elle n'a plus de prix pour mon ardeur fidelle,
Je ſouhaitois ſon cœur, il ne dépend plus d'elle.
Je dois rompre ma chaiſne en voyant ſes liens,
Et les vœux qu'elle a faits condamne tous les miens :
J'allois luy déclarer mon amour déplorable,
Et dans le même inſtant j'aprens qu'il eſt coupable.
Eh ! pouvois-je prévoir abſent, loin de ces lieux,
Que vous faiſiés mon crime en vous offrant aux dieux ?
Que dis-je ? Si je crois ce que Rome publie,
Ces retraites bientoſt vont perdre Cornélie :

Bientoſt, dans un palais digne de ſes appas,
Et l'amour et l'Hymen vont conduire ſes pas. . . .
Ainſi Domitien ayant trop ſçu vous plaire,
Sera de tant d'attraits l'heureux dépoſitaire :
Domitien, grands dieux ! hélas ! ſi voſtre cœur
Infidele à Veſta choiſiſſoit un vainqueur,
Il lui falloit des feux, dont l'ardeur pure et tendre
Le puſſent excuſer d'avoir daigné ſe rendre !
Etoit-ce a l'empereur á vous faire oublier. . . .
Ah ! j'étois ſeul en droit de vous juſtifier !

CORNELIE, *à part.*

Veſta, ſecondès moy dans ce moment terrible :
O deſtin ! de tes traits voila le plus ſenſible.

CELER.

Ouy, ſi l'on fut jamais digne d'un ſort ſi doux,
Mon timide reſpect m'elevoit juſqu'a vous. . . .
Mais voſtre cœur ſe trouble, et ce diſcours le gêne,
En rabaiſſant ſon choix, j'ay mérité ſa haine.
Pour vous plaire il falloit luy trouver des vertus. . .
Il vous paroiſt peut être auſſi grand que Titus ;
Ne vous contraignés pas. . .

CORNELIE.

Juſtes dieux ! quel outrage !
O ciel ! eſt-ce Celer, qui me tient ce langage ?

Quel

Quel témeraire aveu ! quel coupable entretien !
Vous m'offenſés cent fois plus que Domitien.
Peu content d'avoüer une coupable flame,
D'un penchant criminel vous ſoupçonnés mon âme;
Lorſque, Domitien, interdit et confus
Fait par ſon déſeſpoir éclater mes refus.
Enfin quand je le haïs, voſtre injuſtice extrême
Oſe me reprocher [*à part*] mais que dis-je moy même !
D'où vient qu'avec ardeur je cherche à m'excuſer ?
Dois-je prendre intereſt à le déſabuſer ?
Non, non, continués d'outrager Cornélie,
Vous ne mérités pas quelle ſe juſtifie.

CELER.

Malheureux, qu'ay-je fait ! hélas ! dans ce moment
Je ſens toute l'horreur de mon égarement.
Quoy ! j'ay-pû démentir par un tranſport coupable
Le plus parfait reſpect. . . O ſort impitoyable !
Quels malheurs contre moy raſſemble ton courroux !
Je revois, Cornélie, et c'eſt un de tes coups;
Aprés un long éxil, tu m'offres ſa preſence,
Et c'eſt pour l'offenſer que je romps le ſilence. . .
Madame, à mes remords mon cœur abandonné. . .
Non, mon crime eſt trop grand pour être pardonné:
Immolés un perfide, et faites vous juſtice.
[*Il ſe met a ſes genoux.*]
J'implore a vos genoux un coup juſte et propice.

Frappés, percés mon cœur et ſongés ſeulement
Que s'il eſt criminel, c'eſt depuis un moment.

SCENE IV.

CELER, CORNELIE, DOMITIEN.

DOMITIEN.

Enfin je vois le Dieu que mon amour outrage,
Et pour qui voſtre cœur refuſe mon hommage.
Ce ſont là ces devoirs, ce ſont là ces autels,
A qui vous immolés juſques aux immortels !
Je ne prévoyois pas l'obſtacle qu'on m'oppoſe ;
Outrè de vos mepris j'en reſpectois la cauſe :
Mais quoy ! quand tout icy vous doit humilier,
Vous dédaignés encor de vous juſtifier :
Quand tout ſe réunit enfin pour vous confondre,
Parlés ſi vous l'oſés, qu'avés-vous á répondre ?
Ne l'ay-je pas ſurpris, madame, á vos genoux ?

CORNELIE.

Ouy, comme tout mortel doit étre devant nous.

SCENE

SCENE V.

DOMITIEN, CELER, LICINIEN, Gardes.

CELER.

Quoy ! ſeigneur, pouvés vous...

DOMITIEN.

Taiſés-vous, téméraire.

CELER.

Seigneur, écoutés moins une injuſte colére;
Contre un cœur innocent, loin de vous prévenir,
Perdés le criminel que vous devés punir;
C'eſt a moy...

DOMITIEN.

C'eſt ainſi qu'à mes ordres rebelle,
Ton amour inſolent n'a pû s'éloigner d'elle !
Traiſtre, tu ſavois bien que d'un pareil mépris
Cornélie en ces lieux te reſervoit le prix.
Tremble, perfide, tremble, et que ton cœur fremiſſe,
Domitien jaloux choiſira ton ſupplice.
Qu'on l'arreſte ; bientoſt je combleray vos vœux,
Ingrats, et ma fureur va vous unir tous deux.

CELER,

CELER, *à part.*

Grands dieux ! oubliés vous l'uſage du tonnerre !
Quel maiſtre aprés Titus donnés vous á la terre !

SCENE VI.

DOMITIEN, LICINIEN.

DOMITIEN.

„ Ils s'aiment donc, hélas ! O mortelle douleur !
„ Je ne puis me cacher leur crime et mon malheur !
Tu vois, Licinien, que malgré ma défenſe,
Celer de Cornélie à cherché la préſence.
Il charme la perfide autant qu'il eſt charmé,
Il m'auroit obéy, s'il n'étoit pas aimé. . . .
L'ingrate ! quel orgueil ! ah ! loin de ſe confondre,
Elle n'a pas dáigné ſeulement me répondre.
Peut étre en négligeant de démentir mes yeux,
Elle croit que mon cœur la juſtifiera mieux :
Mais le dépit me rend á ma fierté ſevére,
L'amour gênoit un cœur formé pour la colére.
Ouy, d'une indigne chaiſne il faut me dégager,
Immolons deux ingrats qui m'oſent outrager !
Et ſongeons que je dois, en puniſſant leurs crimes,
Les plus affreux tourmens aux plus cheres victimes.

LICINIEN.

LICINIEN.

Eh! bien, ſeigneur, eh! bien, laiſſés agir les loix,
Les dieux ainſi que vous ont á vanger leurs droits.

DOMITIEN.

„ Qui moy... quoy! je pourray condamner Cor-
„ nélie ?
„ Dieux ! ſon nom ſeul me trouble, et ma fureur
„ s'oublie.
„ Cet amour qui devoit couronner ſes appas,
„ Fera donc aujourd'huy l'arreſt de ſon trépas...
„ Mais quoy! je ſouffriray que l'ingrate m'of-
„ fenſe....

LICINIEN.

Seigneur, tentés du moins d'étonner ſa conſtance.
Montrés á Cornélie un terrible danger,
Pour ſervir voſtre amour feignés de le vanger.
Souffrés que l'accuſant d'une ardeur criminelle,
Je la force á ſe rendre á des vœux digne d'elle.
Pour défendre ſa gloire et proteger ſes jours,
Vous la verrés bientoſt chercher voſtre ſecours.

DOMITIEN.

Je m'abandonne á toy, fers ou vange ma flame,
Tu ne peux qu'obeir aux tranſports de mon âme.
Désja pour ébranler ſon cœur audacieux,
Je vais faire garder Cornélie en ces lieux.

Allons,

Allons, Licinien, que l'ingrate choiſiſſe
Celer où l'empereur, le troſne où le ſupplice.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, *ſeule.*

CESSE de me donner des conſeils ſuperflus,
Impuiſſant repentir, je ne t'ecoute plus.
Pourquoy porter le jour dans nos cœurs déplorables,
Lorſqu'en les éclairant tu les rens plus coupables ?
A mes yeux aveuglés n'offres plus ton flambeau,
Le remords qu'on mépriſe, eſt un crime nouveau.

SCENE II.

EMILIE, ALBINE.

ALBINE.

Madame, quel forfait à ſoüillé cet azile ?
Et trouble le repos de ce ſejour tranquille ?

Le

Le temple eſt inveſti de ſoldats furieux,
Le peuple repouſſé fuit l'aſpect de ces lieux.
L'empereur en partant vient d'y laiſſer ſa garde;
Quel eſt le criminel que ce péril regarde?
Qui veut-on perdre icy, madame....

EMILIE.

Deux ingrats.

ALBINE.

Quoy donc!...

EMILIE.

L'amour jaloux a juré leur trépas.

ALBINE.

Vous ſouhaités leur mort, et voſtre cœur s'expoſe...

EMILIE.

Je la ſouhaite, Albine, ah! c'eſt moy qui la cauſe:
Par un avis ſecret irritant l'empereur,
Je viens de les livrer á ſa juſte fureur;
Il a ſurpris Celer aux pieds de Cornélie,
Et leur crime eſt connu par les ſoins d'Emilie:
Le fier Domitien me ſeconde en ce jour,
Et ſans le ſoupçonner il vange mon amour.

ALBINE.

Ainſy donc ils mourront, eſt-il bien vray, madame?
La vangeance á ſon gré diſpoſe de voſtre ame?

Vous n'ecoutés plus rien, raiſon, gloire, vertu,
O ciel! qu'avés vous fait. . . .

EMILIE.

Albine, que veux-tu ?
Connois le trouble affreux d'une amante allarmée
Au ſpectacle cruel d'une rivale aimée :
Celer à Cornélie alloit peindre ſes feux ;
Quel moment pour mon cœur jaloux et malhereux !

ALBINE.

Quoy ce jeune Romain, ce héros invincible,
Qui ſeroit innocent s'il étoit inſenſible;
Celer dont la valéur eſt noſtre unique appuy,
Vá ſous d'indignes coups expirer aujourd'huy !

EMILIE.

L'ingrat, je l'attendois avec impatience;
Il arrive, et luy même il cherche ma préſence :
Mais c'eſt pour s'empreſſer, en me vantant ſa foy,
De m'aprendre des feux qu'il ne ſent pas pour moy :
De mon eſpoir trompeur je me vois la victime ;
Je perds tout a la fois, mes ſoins, mes dieux, mon crime.
Non ce n'eſt pas aſſés, ma fureur aujourd'huy
Veut perdre encor Celer, et me perdre avec luy.

ALBINE.

ALBINE.

Vous vous repentirés d'avoir crû la vangeance,
Si le ſang de Celer éface ſon offence.
Craignés d'étre réduite á des vœux ſuperflus,
Et de lui pardonner quand il ne ſera plus.

EMILIE.

Tu partages mes feux, cruelle Cornélie !
Pour me trahir enfin ta vertu s'eſt trahie.
Tu brûles pour Celer, tu me ravis ſa foy :
Eſt-ce le crime, hélas ! que j'attendois de toy ?
Je voulois que ta chute á mes vœux fût propice ;
Ton forfait eſt du mien le terrible ſupplice.

ALBINE.

Quoy ! rien ne vous fléchit, l'amour et l'amitié,
Rien ne parle pour eux, pas même la pitié !
Songés que voſtre rang....

EMILIE.

Je ſçay ce qu'il demande;
Mais dans mon trouble affreux, que veux-tu que j'entende ?
Albine, moins l'amour á de droits ſur un cœur,
Plus ſon joug eſt peſant, lórſqu'il eſt en vainqueur;
Et des que nous brûlons de feux illégitimes,
Noſtre ardeur eſt toujours le moindre de nos crimes.

Cén-eſt fait, je ſuccombe á mes jaloux tranſports,
La rage triomphante étouffe le remords.
„ Puiſſe ce jour fatal en terminant ma peine,
„ Eclairer le trépas des objets de ma haine !
„ Jouiſſons de leur mort, et mourons aprés eux ;
„ Tombe ſur moy ce temple outragé par mes feux !
„ Que ſes débris vangeurs au defaut du tonnerre
„ Cachent en l'achevant, mon ſupplice á la terre !
„ Veſta, quitte l'azile où j'ay trahi ta loy;
„ Des lieux que j'ay ſoüillés ſont indignes de toy.

SCENE III.

EMILIE, ALBINE, MAXIME.

EMILIE.

Maxime, quel deſſein peut icy vous conduire ?

MAXIME.

Mon trouble de nos maux doit aſſés vous inſtruire:
Madame, le pontife arrive dans ces lieux
Pour juger Cornélie en préſence des dieux ;
Licinien l'accuſe et ce temoin perfide,
Que l'intereſt ſéduit, que l'impoſture guide,

A ſi bien projeté ſon horrible forfait,
Que de ſa perfidie il obtiendra l'effet.

EMILIE.

Quoy ! Celer va périr ! dieux, qu'elle violence !
Maxime, laiſſés moy.

SCENE IV.

EMILIE, ALBINE.

EMILIE.

O terrible vangeance !
Barbare, qu'ay-je fait ! qui pourroit en ce jour
A de ſi noirs complots reconnoiſtre l'amour !
Faut-il perdre á la fois Celer, et Cornélie ! . . .
Et c'eſt toy qui les plains, malheureuſe Emilie !
Tu crains pour ces ingrats des tourmens moins affreux
Que les funeſtes maux que tu ſouffres par eux. . .
Quoy ! Celer va périr ! charmé de ma rivale,
Il ignore l'excés de ma peine fatale.
Albine, il va périr, ſans apprendre en ce jour
Quels ſoupirs il immole á ſon injuſte amour ;

Il ne ſait pas l'ingrat quel eſt ſon plus grand crime :
Mais....

SCENE V.

DOMITIEN, MAXIME, Suitte, EMILIE, ALBINE.

DOMITIEN.

Vous ſavés mon ordre, obéiſſés, Maxime;
Et vous, laiſſés nous ſeuls. Madame, c'eſt à vous,
A défendre Celer de mon juſte courroux.
Je l'attens en ces lieux, je veux en ſa préſence
Vous aprendre á quel prix je remets ma vangeance.
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de conſerver ſes jours,
Il n'eſt qu'un ſeul moment pour tenter ce ſecours.
Surtout ne penſés pas qu'une priere vaine,
Ce moment écoulé, puiſſe ébranler ma haine.
Ouy, Celer, eſt perdu, s'il manque voſtre appuy.

EMILIE.

Comment, ſeigneur !

DOMITIEN.

Je vais m'expliquer devant luy.

EMILIE.

EMILIE.

Je puis ſauver, Celer ! dieux, quel bonheur extrême!

SCENE VI.

DOMITIEN, CELER *déſarmé*, EMILIE.

DOMITIEN, *à* CELER.

Aprochés, écoutés ma volonté ſuprême.
Venés, et d'Emilie implorés les bontés ;
Songés que vous vivrés ſi vous les meritès.
Ce n'eſt qu'en ſa faveur que mon courroux s'arrête,
Elle peut á mes coups dérober voſtre teſte,
Epargner á ces lieux le ſang qui va couler,
Et retenir mon bras preſt á vous immoler.
[*à* EMILIE.]
Du deſtin de Celer vous allés être arbittre.

EMILIE.

Moy, ſeigneur ?

DOMITIEN.

Ouy, vous même ; aprenés à quel titre ;
Je vais le déclarer, mais ſouvenés vous bien
Que pour ſauver Celer, il n'eſt que ce moyen.

EMILIE.

EMILIE.

Ah ! ſeigneur, achevés d'éclaircir ce miſtére.
Pour vous rendre un héros, hélas ! que puis-je faire?
Quel Dieu peut protéger Celer preſt à perir ?

DOMITIEN.

L'Hymen eſt le ſeul Dieu qui peut le ſecourir.

EMILIE, *à part.*

Ah ! ſeigneur, tous les dieux doivent s'y joindre encore.

DOMITIEN.

Ce ſecours ſeul luy reſte, il meurt, s'il ne l'implore.
Ouy, ſi l'ingrat Celer veut fléchir mon courroux,
Je prétens qu'en ce jour il épouſe...

EMILIE.

Qui ?

DOMITIEN.

Vous.

EMILIE.

Quoy ! ſeigneur....

DOMITIEN.

Arreſtés, et gardés-vous, madame,
De combattre un projet approuvé par ma flame.

CELER,

CELER, *à part.*

Quel projet! penſes-tu, cruel Domitien,
Contraindre tous les cœurs à reſſembler au tien?

DOMITIEN.

Je veux ainſi briſer la chaine qui vous lie,
Et vous donnant Celer, m'accorder Cornélie.
Par cette épreuve auſſy, je ſauray ſi ſon cœur
N'arme que contre moy ſes dieux et ſa pudeur.
Il faut que voſtre Hymen, de leur joug la délivre,
Qui refuſe l'exemple ôſe ſouvent le ſuivre;
Et quelque fois d'un cœur, de deſirs combattu,
La crainte du reproche eſt l'unique vertu.
Pour couronner qui j'ayme où punir qui m'offenſe,
On eſt preſt à ſervir ma flame où ma vangeance.
Rome, de deux ingrats m'abandonnant le ſort,
Verra des mêmes yeux, et leur grace et leur mort.
Si leurs jours vous ſont chers, protegés lés, madame;
Je vous ay dit le prix qu'en éxige ma flame.
Je vous laiſſe; ſongés que dans cet entretien
Vous reglerés le ſort de Celer et le mien.

[*à* CELER.]

Je vais faire en ces lieux conduire Cornélie;
Tu nas plus qu'un moment pour lui ſauver la vie;
Celer, elle eſt jugée, et ſon ſupplice eſt preſt;
Tremble, tu vas peut étre achever ſon arreſt.

SCENE VII.

CELER, EMILIE.

CELER.

„ Qu'ay-je entendu ! quel coup, quels forfaits,
„ qu'elle rage !
„ Quoy ! Cornélie éprouve un ſi cruel outrage !
„ Tiran, par ce moyen tu prétens déſarmer
„ Cet objet vertueux que tu ne peux charmer !
„ Vous le ſouffrés, ô ciel ! vous ſouffrés qu'on
„ puniſſe
„ La plus pure vertu du plus honteux ſupplice !
„ Quoy ! vous qui ne devés obéir qu'à nos dieux,
„ Pontifes, vous ſervés un tyran furieux !
„ Et les ſaints protecteurs de la foible innocence
Eux mêmes vont l'offrir aux traits de la vangeance !

EMILIE.

„ Ah ! Celer, plut aux dieux que dans ce triſte
„ jour
„ Un mépris favorable eut éteint voſtre amour !
„ On ſait que Cornélie à vos feux trop ſenſible...

CELER.

„ J'aurois fléchi ſa haine... O ciel ! eſt-il poſſible...
„ Non,

„ Non, croyés...

EMILIE.

Voulés-vous démentir un rival
Trop inſtruit d'un ſecret à ſon amour fatal ?
C'étoit icy tantoſt, qu'attentive á vous plaire,
Cornélie écoutoit voſtre flame ſincere.
Hélas ! c'étoit icy que Celer trop charmé
Gouſtoit à ſes genoux la douceur d'étre aimé.

CELER.

Vous la croyés ſenſible á l'ardeur qui m'anime !
Le cœur de Cornélie eſt-il fait pour le crime ?
Ce fatal entretien qui vous paroiſt ſi doux,
Ne m'a que trop appris le poids de ſon courroux.

EMILIE.

Comment ?...

CELER.

C'étoit icy qu'en luy peignant ma peine,
Mon déplorable àmour a mérité ſa haine.
Je me ſuis à ſes pieds jetté dans ce moment,
C'étoit en criminel, et non pas en amant...
Mais malgré les rigueurs de ſon ſort infléxible,
Il eſt pour mes tourmens un reméde infaillible.
Je ne puis que de vous eſpérer ce ſecours,
Madame, á vos bontés aurois-je en vain recours ?

EMILIE.

Quel ſervice important puis-je aujourd'huy vous rendre ?
Celer, expliqués vous, que faut-il entreprendre ?
Comptés qu'en vous ſervant rien ne peut m'arreſter;
Parlés; me voila preſte á tout exécuter.

CELER.

Tandis que le tyran permet que je vous voye,
Et qu'un coupable eſpoir dans ce temple m'envoye;
Donnés moy les moyens de terminer mon ſort.
Vous balancés.... ſongés quels biens ſuivront ma mort.
Pour vous determiner à m'arracher la vie,
Songés qu'en périſſant, je ſauve Cornélie :
Le tyran n'aura plus de pretexte fatal,
Il perdra ſa fureur en perdant ſon rival.
Vous ne répondés pas... O ciel ! que dois-je croire?
Vous n'avés qu'un moment pour defendre ma gloire :
Si vous n'accordés rien à la foible amitié,
Et ſi vous refuſés ma mort à la pitié;
Accordés la du moins aux autels que j'offenſe,
Donnés moy le trépas par grace où par vangeance.

EMILIE.

EMILIE.

Celer, ç'en eſt donc fait, et vous voulés mourir!
Tandis. . .

CELER.

Le crime ſeul pourroit me ſecourir.

EMILIE.

Ainſi vous oubliés qu'un rival vous pardonne!

CELER.

Qu'elle grace! a quel prix le tyran me la donne!
Quel ſacrilége Hymen il oſe propoſer!
C'eſt trop me laiſſer vivre et trop vous expoſer,
Madame, terminés le trouble qui m'accable.
Eh! quel poiſon s'attache á mon cœur déplorable!
Tout devient criminel en s'approchant de moy,
Juſqu'à mon amitié tout doit remplir d'effroy.
Le tyran peut penſer qu'à vos vœux infidelle,
Imitant de ſes feux l'audace criminelle,
Perfide à vos devoirs vous pourrés immoler. . .

EMILIE.

Cruel! quand je me tais, dois-tu les rapeller?
Ainſi tu vas mourir, c'eſt ton unique envie,
Barbare, je ne puis t'attacher a la vie. . .
Je méritois pourtant un cœur comme le tien;
Hélas! que n'ai-je pû charmer Domitien!

Que

Que n'a t'-il pû m'offrir pour le prix de ma chaine
Tout ce qui peut flatter le cœur d'une Romaine !
Honneurs, empire, enfin pour ne rien excepter,
Que n'a t'-il pû m'offrir de quoy te meriter ?
Mon cœur à tes vertus rendant plus de juſtice,
T'auroit a peine osè vanter ce ſacrifice :
J'aurois tout acceptè pour venir dans ce jour
En faire par tes mains un trophée a l'amour.
Preferes-tu la mort au bonheur d'Emilie ?
Laiſſe à Domitien le cœur de Cornélie.
Il peut, ſi tu le veux, par une heureuſe loy
Se donner ce qu'il aime, et me donner á toy...
Quoy ! tu paſlis ingrat ! mon Hymen t'epouvante !
Connois, connois le prix des vœux qu'on te préſente.
Si des ſoupirs conſtants méritoient du retour,
Combien ton cœur ingrat me devroit dans ce jour !...
Mais pourquoy de mon feu t'expliquer la naiſſance ?
Ah ! loin de t'attendrir, je vois trop qu'il t'offenſe.
Tu détournes les yeux... tu crains mes tendres pleurs ;
Vois du moins un moment mes ſecretes douleurs.
Ce ſejour de Veſta, l'auguſte ſanctuaire
De mes triſtes regrets eſt le dépoſitaire :
En vain je m'y proſterne aux pieds des immortels,
Je ne trouve que toy ſur leurs ſacrés autels ;

Et

Et mon cœur qui les ôſe immoler á ta gloire,
N'aperçoit point ſon crime en voyant ta victoire.
Ce temple diſparoiſt, en t'offrant á mes yeux,
Tu fais ſeul ma raiſon, mes devoirs et mes dieux!
Et tu ne peux, cruel, oublier Cornélie!
Dis que faut-il encor que je te ſacrifie?

CELER.

O dieux!

EMILIE.

Me plaignés-vous, Celer? mon triſte ſort
Peut-il...

CELER.

Ah! vangés-vous, et me donnés la mort.

EMILIE.

C'eſt donc le ſeul preſent que tu veux de ma flame?
Ingrat! quoy! mes ſoupirs n'ébranlent point ton âme!
Eh bien! ſi tu me haïs, redoute l'empereur;
Tu n'as plus qu'un moment pour calmer ſa fureur:
L'objet qui t'a charmé va faire ton ſupplice,
Et tu ſeras puni quelque ſort qu'il choiſiſſe:
Son Hymen où ſa mort me vangeront de toy.

SCENE VIII.

CELER, *ſeul.*

Ou ſuis-je! qu'elle horreur! et quel eſt mon effroy!

Des

Des projets criminels dont ſon âme eſt remplie,
Aurois-je pû jamais ſoupçonner Emilie ?
Sa perfide amitié m'abuſoit en ce jour,
Et couvroit de ſon nom ce déteſtable amour.
O dieux ! qu'elle fureur á la ſienne eſt égale !
Ces complots ſont formés au cœur d'une veſtale !
Je perdray Cornélie ! hélas ! tel eſt ſon ſort,
Leur crime et ſa vertu vont décider ſa mort.
Mais on doit en ces lieux amener Cornélie,
Je vais la voir encor, je vais. . . mais quoy ! j'oublie
Que je fais tous ſes maux, et qu'en ce jour, hélas !
Je mérite ſa haine, et cauſe ſon trépas !
Que dirois-je ? Ma bouche eſt aſſés criminelle,
Et je dois. . . . mais on vient, ah ! ſans doute c'eſt elle.

SCENE IX.

CELER, MAXIME.

CELER.

Eh bien, vais-je la voir ? Répondés. . .

MAXIME.

. . . Non, ſeigneur.

CELER.

Quoy ! ne ſait-elle pas l'ordre de l'empereur ?

MAXIME,

MAXIME.

Elle ne veut, ſeigneur, vous voir qu'en ſa préſence.

CELER.

Qu'en ſa preſence, O ciel ! c'eſt moy ſeul qui l'offenſe.
Quels funeſtes ſoupçons viennent me tourmenter !
Je les rejete en vain, je ne puis les dompter ;
Mon amour les avoüe, et ma vertu leur cede...
Quel mouvement jaloux me ſaiſit et m'obſéde !
Quelle étoit mon erreur !... ah ! je le vois trop bien,
J'offre plus d'un tranſport au fier Domitien ;
L'Hymen qu'il me propoſe, et qu'accepte Emilie,
Tout me dit qu'il eſt ſur du cœur de Cornélie :
Elle trahit mes feux... les autels... ſa vertu ;
Eſt-il poſſible, amour ? Veſta, le ſouffres-tu ?

MAXIME.

Seigneur...

CELER.

Je vous entens, Maxime, il faut vous ſuivre.
„ O mort ! à quels malheurs me laiſſés vous ſur-
„ vivre ?
„ Prodigue de vos coups lorſqu'ils ſont des rigueurs,
„ Vous nous les refuſés, lorſqu'ils ſont des faveurs.

Fin du quatriéme acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

DOMITIEN, LICINIEN.

LICINIEN.

LES pontifes, ſeigneur, ont ſecondé mon zele,
Pour étonner l'objet á vos deſirs rebelle.
Ils vont par l'apareil d'une utile rigueur,
Le forcer en ce jour d'accepter ſon bonheur :
Ouy, bientoſt Cornélie, à vos ſoupirs rendüe,
Viendra vous implorer gémiſſante, eperdüe ;
Et flatter un amour qu'elle oſoit dédaigner.
Lorſqu'il faut ſans remiſe, où mourir où regner,
Seigneur, un pareil choix n'eſt pas long tems à faire.

DOMITIEN.

Un ſentiment plus doux arreſte ma colere ;
Celer n'eſt pas aimé, ſi j'en croy mon eſpoir,
Cornélie á tantoſt refuſé de le voir ;

Ce

Ce n'eſt que devant moy qu'elle prétend l'entendre,
Si mon cœur abuſé ne cherche á me ſurprendre,
Ce refus me promet le ſuccés de mes vœux.
Ah ! ſi de mon rival elle approuvoit les feux !
Preſte à ſubir l'horreur d'une éternelle abſence,
Elle voudroit encor joüir de ſa preſence.
Pourroit-elle le fuir, quand ſoumiſe á mes loix,
Je luy dis de le voir pour la derniere fois ?
Je les attens icy : toy, prens ſoin qu'on différe
Les coups qu'ont preparé ton zéle et ma colere.

SCENE II.

DOMITIEN, *ſeul.*

Je devois rencontrer Emilie en ces lieux...
Elle ne paroiſt point... fuiroit-elle mes yeux ?
A mes ordres auſſi veut-elle être rebelle ?
Rougit-elle des nœuds que je formois pour elle ?
De l'Hymen de Celer ſon cœur épouvanté
N'oſe-t'-il à ce prix payer ſa liberté ?
Et... mais pour éprouver celuy de Cornélie,
Feignons, annonçons luy cet Hymen d'Emilie.
Ouy, plus que mon couroux ce ſecret eſt certain,
La ſeule jalouſie ébranle un cœur Romain.
Gardes, cherchés Celer ; s'ils confirment ma crainte,
Leur mort me vangera d'un moment de contrainte.

SCENE III.

DOMITIEN, CORNELIE.

DOMITIEN.

Il eſt tems de finir les troubles de ce jour,
Et que l'Hymen achéve un projet de l'amour.
Il eſt tems de m'offrir, en terminant ma peine,
Le prix de ma tendreſſe, et même de ma haine.
Je ſçais que voſtre cœur a ſuivi ſon devoir,
En évitant Celer, et craignant de le voir...

CORNELIE.

Crois-tu qu'en ta faveur j'évite ſa prèſence ?
Je voulois à tes yeux prouver ſon innocence,
T'aprendre que Celer... mais ciel ! qu'aurois-je fait !
Tu ne veux que ſa mort, et non pas ſon forfait.
Eh bien, cruel, acheve, et ſatisfais ta rage,
Sans me parler encor d'un amour qui m'outrage.
Barbare ! devois-tu, pour immoler mes jours,
D'un ſacrilége arreſt mandier le ſecours ?
Un tyran comme toy lorſqu'il veut des victimes,
Paroiſtroit s'avillir, en prétextant ſes crimes.
Que dis-je ? Souviens toy que ce ſejour ſacré
Du plus grand des tyrans fut jádis reveré.

Ah !

Ah ! du moins de Néron daigne imiter l'exemple,
Il ſe ſentit coupable en entrant dans ce temple ;
L'aſpect de nos autels le remplit de terreur ;
Ce qui troubla Néron, n'etonne point ton cœur.

DOMITIEN.

Eh bien, périſſés donc, cruelle Cornélie !
Et tandis que Celer par l'Hymen d'Emilie. . .

CORNELIE.

Que parlés-vous d'Hymen, de Celer [*à part.*] je frémis !
Quoy donc, ſeigneur ! . . .

DOMITIEN.

Celer á mes ordres ſoumis,
Par un heureux Hymen apaiſe mes allarmes,
Et condamne les vœux qu'il offroit à vos charmes ;
Il épouſe Emilie. . .

CORNELIE.

Il l'epouſe. . .

DOMITIEN.

Mais quoy !
Vous vous troublés ! qui peut vous cauſer cet effroy ?
Vous l'aimés donc, ingrate ? et voſtre ame ſaiſie
N'a pû dans ce moment cacher ſa jalouſie :

Vous

Vous l'aimés... vos ſoupirs decélent voſtre feu ;
Si vous craignès la mort, dementés cet aveu.

CORNELIE.

„ Celer ſauve ſes jours par un Hymen funeſte...
„ Pour m'accabler encor, deſtin, quel coup te
„ reſte ?
„ Quoy ! Celer !... ah ! désjà je pleurois ſon trépas,
„ Et l'ingrat... mais, O ciel ! ne m'abandonnes
„ pas :
„ Concevons pour Celer une horreur légitime,
„ Et faiſons nous encor un ſecours de ſon crime.
„ Ouy, les dieux n'ont permis ſon infidélité,
„ Que pour rendre á mon cœur toute ſa fermeté.

DOMITIEN.

Ainſi donc j'ay du ſeul reſpecter ces retraites,
Quand vous les profaniés par vos ardeurs ſecretes ?

CORNELIE.

Connois moy : penſes tu, cruel Domitien,
Qu'un ſeul moment mon cœur ait imité le tien ?
Crois-tu que de l'amour eſclavé déplorable,
Quittant le feu ſacré pour une ardeur coupable ;
Mon cœur dans ces lieux ſaints ait flatté ſes deſirs,
Et fait rougir Veſta de ſes lâches ſoupirs ?
Non, ce cœur ſouſtenu par ſon devoir ſuprême,
S'armoit á chaque inſtant, et ſe domptoit luy même :

Pour

Pour premier ſacrifice en commençant le jour,
J'immolois á Veſta ce malheureux amour.

DOMITIEN.

D'une fauſſe vertu vous affectés l'audace,
Mais telle craint la mort qui brave la menace.
Reconnoiſſés les traits d'un cœur déſeſperé
Au ſupplice éffrayant qui vous eſt preparé.

SCENE IV.

DOMITIEN, CORNELIE, CELER.

DOMITIEN.

Celer, viens écouter l'arreſt de Cornélie ;
Un ſupplice cruel va terminer ſa vie.
Tremble de ſon péril, tu ne crains pas le tien,
Commençons ton trépas par l'image du ſien.
Regardès prés des murs de la porte colline
Le funeſte tombeau que Rome luy deſtine ;
Dans un champ redouté vois la terre s'ouvrir
Pour dévorer un cœur ſi digne de périr :
Vois ce triſte ápareil, ſpectacle formidable,
Premier coup que la mort porte aux yeux d'un coupable ;
Entens de toutes parts le peuple conſterné
Deteſter en tremblant ce jour infortuné ;

Le

Le ſénat gémiſſant, et Rome qui ſoupire
Du préſage fatal qui menace l'empire.
Enfin, vois Cornélie au pouvoir d'un bourreau,
Deſcendre vive au fond d'un infame tombeau ;
Vois la terre irritée en ſe fermant ſur elle,
Etouffer dans ſon ſein ſa preſtreſſe infidelle.
Dans ce gouffre comblé ſes remords ſont perdus,
Et ſes derniers ſoupirs ne ſont pas entendus.

CELER.

Quoy ? Lorſque tant d'horreurs ſont voſtre propre ouvrage,
Vous ne fremiſſés pas vous même à cette image ?

DOMITIEN.

Ouy, j'en frémis ſans doute, et mon cœur en ce jour
N'eſt-pas aſſés cruel au gré de mon amour.
Plus ce cœur eſt bleſſé, moins il ſait que réſoudre ;
Il tremble, et dans ma main il fait trembler la foudre...
Lâche et cruel amant, c'eſt aſſés balancer :
Il faut agir enfin : c'eſt trop ſouvent paſſer
De la haine à l'amour, de l'amour á la haine.
[*à* CORNELIE.]
Choiſiſſés de ma main où d'une mort certaine.

[*à*

[*à* CELER.]

Et vous, ſi ſur ſon cœur vous avés quelques droits,
Faites luy bien ſentir l'importance du choix.
Je vous laiſſe avec elle, un ſeul inſtant vous reſte;
Empêchés qu'il ne ſoit a tous les trois funeſte.

SCENE V.

CELER, CORNELIE.

CELER.

Ah! ſeigneur, conſervés Cornélie à vos feux.

CORNELIE.

Non, non, Celer, pour moy ne faites point de vœux,
Par l'Hymen d'Emilie obtenés voſtre grace,
Vivés, et laiſſés moy fuir le jour qui me laſſe...
Ainſi donc voſtre cœur par la crainte abbatu
Trahit tout à la fois nos dieux et ſa vertu!

CELER.

Que dois-je croire? O ciel! que croyés vous vous même?
Il ne m'eſt plus permis de redire que j'aime:
Ah! pourquoy vos ſoupçons viennent-ils m'accuſer
D'un crime dont mon cœur n'oſe pas s'excuſer?

CORNELIE.

Grands dieux, dans ce malheur ſouſtenés ma conſtance,
Protégés ma vertu, ſauvés mon innocence:
Celer vous abandonne et me trahit ! hélas !
Celer eſt un ingrat ; grands dieux, ne ſouffrés pas
Qu'il m'arrache inconſtant une ardeur criminelle,
Que je luy refuſois quand il étoit fidele.

CELER.

Quel langage ! eſt-ce vous ! eſt-ce moy ! quel ſoupçon !
Cornélie accuſer Celer de trahiſon !
Moy je vous trahirois, divine Cornélie !
Ah ! craignés bien plutoſt que je me juſtifie.
Craignés que trop preſſé d'un reproche odieux,
Mon cœur tout pur qu'il eſt, ſe découvre á vos yeux :
Que la neceſſité d'une juſte deffenſe
Ne me faſſe commettre une nouvelle offenſe,
Si ç'en eſt une encor de vous offrir des vœux
Comme icy les mortels en preſentent aux dieux.

CORNELIE.

Quoy ! l'Hymen d'Emilie. . .

CELER.

Ah, grands dieux, quel outrage !
Qui n'oſe vous aimer peut-il être volage ?

Un

Un cœur par vos vertus et ſa flame épuré,
Qui n'en reçoit de prix qu'un trépas aſſuré ;
Qui ſe plait aujourd'huy d'en eſtre la victime,
Un cœur tout plein de vous, eſt-il fait pour le crime ?

CORNELIE.

Ouy, Celer, je vous crois, et la mort qui m'attend,
Aprés un tel aveu, n'a plus rien d'effrayant.

CELER.

Quel fruit j'ay recueilli d'une tendreſſe vaine !
Tout doit dans ce moment m'attirer voſtre haine ;
Je cauſe voſtre mort.

CORNELIE.

C'eſt un preſent des dieux.

CELER.

Veſta peut le permettre ?

CORNELIE.

Elle m'en ſert bien mieux.

CELER.

Vous pleurés....

CORNELIE.

Vos malheurs cauſent ſeuls mes allarmes.

CELER.

M'avés vous pardonné ?

CORNELIE.

Jugés en par mes larmes.

CELER.

Je ne vous verray plus...

CORNELIE.

C'eſt trop nous attendrir,
Noſtre vertu le veut, Celer, allons mourir.

SCENE VI.

DOMITIEN, CORNELIE, CELER.

DOMITIEN.

Quoy! rien ne vous fleehit! je pers toute eſpérance.

CELER.

De ces derniers momens reſpectés l'innocence.

SCENE VII.

DOMITIEN, *ſeul.*

Cornélie en ce jour cherche un trépas fatal :
Pour elle, c'eſt me fuir, et ſuivre mon rival.

Dan

Dans ce cruel inſtant j'ay vû ſon cœur tranquile ;
Le plus affreux tombeau lui paroiſt un azile ;
Loin qu'un péril ſi grand l'ait pû faire trembler,
Loin qu'une mort certaine ait paru la troubler ;
Je n'ay lu dans ſes yeux que la joye inſultante
De voir Celer fidele á ſa flame conſtante.
Démentir devant moy les ſoupçons et l'erreur
Dont ma feinte inutile avoit frappé ſon cœur. . .
Eh bien, ſi je ne puis me vanger de l'ingrate,
Je me vange des dieux, et leur affront me flatte :
Je veux ſur leur preſtreſſe épuiſant mon courroux,
Prouver leur impuiſſance, et leur porter des coups.
Mais Maxime, parlés, qu'elle triſte nouvelle ?

SCENE VIII.

DOMITIEN, MAXIME.

MAXIME.

Pardonnés a l'excés de ma douleur mortelle,
Et ne condamnés pas, ſeigneur, un juſte effroy,
Que tous nos citoyens partagent avec moy.
Qu'avons nous vû paroiſtre ! ô ſurpriſe fatale !
Ce prodige annonça les malheurs de Pharſale !
Le ciel vomit du ſang, le ſoleil qui nous luit,
Céde a l'obſcurité d'une ſubite nuit,

Le

Le Tibre mugiſſant inonde ſon rivage,
Le tonnere cent fois a percé le nuage,
Et par ſes coups preſſans, interpretes des dieux,
Il avertit la terre, et fait parler les cieux :
Il ſemble par ſon bruit et ſa triſte lumiere
Annoncer le trépas á la nature entiere.
Cependant il s'explique, un coup plus éclatant
Frappe Licinien qu'il conſume à l'inſtant ;
On s'ecrie, en voyant tomber cette victime,
Protegés l'innocence, en puniſſant le crime ;
Dieux, épargnés un peuple interdit, abbatu,
Nous allons avec vous defendre la vertu...
Ouy, nous allons périr, ou ſauver Cornélie...
A ces mots tranſportés d'une ſainte furie,
Aux autels de Veſta tous courent la chercher,
Et des mains des licteurs ils veulent l'arracher...

DOMITIEN.

Maxime, allés, courés punir leur inſolence,
Que les prétoriens s'arment en diligence,
Redoublés en partant ma garde, allés...

MAXIME.

Seigneur,
Daignés du moins ſonger que Jupiter vangeur...

DOMITIEN.

DOMITIEN.

Laiſsés tonner le ciel; ah! partés, temeraire,
On ne doit dans ces lieux craindre que ma colere.
Mais que veut Emilie?

SCENE IX.

DOMITIEN, EMILIE *un couteau ſacré a la main.*

EMILIE.

Arreſte, aprens tes crimes,
Tyran, quand tu punis, choiſis mieux tes victimes!
Vois-tu ce fer ſanglant, dépouille des autels,
Il á percé deux cœurs dignes d'étre immortels.

DOMITIEN.

O dieux! que dites vous? quoy! Cornélie expire?

EMILIE.

Tu ſouffres de ſa mort, il faut donc t'en inſtruire.
Ce funeſte récit fera ton chaſtiment,
Que ne puis-je, cruel, te punir autrement!
Eſclave comme toy d'un amour déplorable,
Je brulois pour Celer d'une flame coupable;
Il meurt aſſaſſiné par mes tranſports jaloux,
Et ma main de la tienne à conduit tous les coups.

Par

Par un avis ſecret j'ay ſcû preſſer ta rage,
Tyran, ton plus grand crime eſt mon fatal ouvrage.
Inſtruite de l'excés de ta noire fureur,
Je vole dans le temple en proye à ma terreur;
Cornélie attendoit le trépas ſans allarmes,
Et n'a pû me voyant, me refuſer des larmes.
Sa ſublime vertu ſenſible á mes tranſports,
D'un pardon généreux a payé mes remords;
Tandis qu'à ſes genoux interdite, confuſe,
Mes pleurs et mes ſoupirs faiſoient ma ſeule excuſe:
Tandis que pénétré d'un juſte deſeſpoir,
Celer preſſe les dieux de remplir leur devoir;
Et que foible, accablé par ſa douleur funeſte,
Sa voix ne peut monter juſqu'au ciel qu'il atteſte.
Le pontife s'approche, exécrable boureau,
Et vient à la veſtale oſter le ſaint bandeau;
O colére du ciel, juſte autant que fatale!
A peine á t-il touché l'innocente veſtale,
Qu'un froid vangeur ſaiſit ſa ſacrilége main,
Il tombe, il meurt, frappé d'un châtiment ſoudain.
Cornélie en gémit, et ſe haſte elle même
D'arracher de ſon front le ſacré diadême;
On diroit qu'elle craint que ce ſoin dangereux
Ne couſte encore la vie à quelque malheureux.
Quand aux portes du temple un bruit meſlé de plaintes
Attire nos regards, et redouble nos craintes.

Je

Je vois dans ce moment le peuple furieux
Forcer la garde, entrer en atteſtant les dieux ;
Les licteurs effrayés craignent ſa violence,
Les pontifes tremblans redoutent ſa vangeance ;
A ſes cris, á ſes coups, on ſe diſperſe, on fuit,
A ſa teſte on croit voir Veſta qui le conduit...
Ne deviens pas coupable en ſauvant l'innocence,
Peuple, dit Cornélie, arreſte... un promt ſilence
Succéde au bruit affreux des armes et des pleurs,
Et ſuſpend le courroux, ainſi que les douleurs.
„ O Veſta ! c'eſt à toy qu'il faut que je m'adreſſe,
„ S'ecrie en ſoupirant l'innocente preſtreſſe ;
„ Permets, Veſta, permets que j'expire en ces
„ lieux !
„ Mon ſang eſt aſsés pur pour couler á tes yeux ;
„ Prevenons d'un tyran l'amour où la vangeance,
„ D'un coup plus dangereux ſauvons mon inno-
„ cence ;
„ Si juſqu'icy mon cœur á toujours reſiſté,
„ Qui triomphe cent fois, peut eſtre enfin dompté :
„ Mourons, quel doux moment ! le ciel me juſ-
tifie,
„ Et c'éſt á ma vertu que je me ſacrifie...
A ces mots de ce fer, qu'elle prend ſur l'autel,
Son intrépide main lui porte un coup mortel ;

Sans regarder Celer, ſoigneuſe de ſa gloire,
Elle meurt toute aux dieux témoins de ſa victoire.
Ce héros juſques-l'a n'en oſoit approcher,
Il court, il voit ce fer, et prompt á l'arracher,
Plus content qu'elle encor de terminer ſa vie,
Efface avec ſon ſang celuy de Cornélie.

DOMITIEN.

Elle n'eſt plus ! qu'entens-je ! ah quel fatal retour !
Les dieux, pour me punir, me rendent mon amour.
Qu'ai-je fait, malheureux ! juſte ciel, je m'égare !
Que ne me laiſſés vous ma colere barbare !
Dieux ! elle n'eſt donc plus !

EMILIE.

Quoy ! tu peut ſoupirer !

[*Elle ſe tüe.*]

C'eſt ainſi que tous deux nous devons la pleurer :
Imite moy, tyran, je me ſuis fait juſtice. . .
Je meurs. . . je méritois un plus cruel ſupplice ;
Mais de mon répentir les dieux ſont ſatisfaits :
Un ſeul remords ſincére efface cent forfaits.
Et toy dans ce moment ne viens pas me diſtraire,
Mon cœur eſt pénétré d'une horreur ſalutaire,
Celer, n'augmente pas le trouble qu'il reſſent,
Que mon dernier ſoupir du moins ſoit innocent.

DOMITIEN.

DOMITIEN.

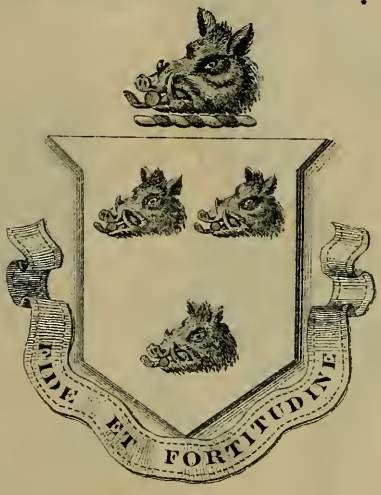
Grands dieux, pour quels forfaits me gardés vous encore ?
Perdés un criminel, qui lui même s'abhorre.
Si vous ne vous haſtés de m'accorder vos coups,
Chaque inſtant de ma vie eſt un affront pour vous.

FIN.

Accessions
156.985

Shelf No.
G.3564.8

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.